

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

N° 99 - 2004 - Fasc. 3

SOMMAIRE

N° 99, 2004, 3

Roger LAUXEROIS - Saint Ferréol, martyr. Dossier historique	3
François RENAUD - Les sculptures sur pierre de la Vienne antique	21
Patricia Plan - Les maisons du XVI ^e siècle à Vienne	23
Les prochains rendez-vous	34
Communiqué - L'histoire de Vienne à la télévision	35
Bulletin d'abonnement et d'adhésion	36

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour *"répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises"* (article premier des statuts de l'association).

Pour 2004 : montant de l'abonnement au bulletin

Abonnement annuel normal 25 €

Retraités et étudiants 22 €

Abonnement de soutien 30 €

Prix de vente au numéro 6 €

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Montant de l'adhésion à la Société 5 €

Correspondance, abonnement et adhésion :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - IYON 185-71 J

Consultation ou renseignements au 04 74 53 39 29

En couverture : Schneyder, professeur de dessin et fondateur du musée de Vienne.
(Photo musées de Vienne)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 99 - 2004 - Fasc. 3

ADV1904

Roger Lauxerois

Saint Ferréol, martyr

Dossier historique

304 – 2004. Mille sept cents ans séparent ces deux années. En 304, l'empereur Dioclétien a lancé ses édits pour éradiquer la religion chrétienne dans tout le monde romain. En Gaule la tradition historique et hagiographique attribue à cette persécution la mort par décapitation du soldat viennois Ferréol. En 2004, sur les rives du Rhône qui ont été sanctifiées par la foi inébranlable de Ferréol et son sang donné, c'est lui qui a été choisi comme patron par la communauté chrétienne constituant la nouvelle paroisse du diocèse de Lyon sur les territoires de Sainte-Colombe, Saint-Cyr, Saint-Romain-en-Gal et Loire. C'est l'occasion de rouvrir un dossier qui appartient à notre histoire.

Les sources historiques et littéraires

Pour établir le récit du martyre de Ferréol l'historien dispose d'un certain nombre de sources littéraires et archéologiques qu'il s'agit de confronter à la lumière des connaissances acquises sur les origines du culte des saints en Gaule, à partir des V^e-VI^e siècles. L'entreprise est très délicate car il existe plusieurs traditions écrites qui ont dû relayer les traditions orales afin de donner des fondements à l'exercice d'un culte dédié au martyr. Mais ces traditions ne constituent pas un ensemble homogène ou cohérent, car elles offrent des divergences dues aux conditions de leur rédaction. Les récits hagiographiques réclament donc de la part de l'historien une analyse critique qui est destinée à tenter de rétablir la chronologie de leur composition respective et leur filiation ou les emprunts qui peuvent être décelés.

Jusqu'aux années 470-473 où Mamert occupait le siège épiscopal de Vienne, deux traditions, respectivement relatives aux deux martyrs Ferréol et Julien, s'ignoraient entre elles. Un premier récit de la Passion de Ferréol [BHL 2911] existait vraisemblablement avant la seconde moitié du V^e siècle, avant même qu'une église ait été construite pour abriter la sépulture ; seul Ferréol était vénéré à l'emplacement de sa tombe située au lieu même de son martyre, en face de Vienne, sur la rive droite du Rhône ; aucune mention de Julien n'y était faite. Vers 473 une lettre écrite par l'évêque de Clermont-Ferrand, Sidoine

Apollinaire, à Mamert, évêque de Vienne, témoigne de la double invention des reliques de Ferréol et de la tête de Julien, à Vienne [*Lettres*, VII, 1, 7] ; Julien était alors déjà honoré à Brioude ; son culte était répandu ; c'était le patron de l'Auvergne. Une autre version de la *Passion* de Ferréol a été écrite postérieurement à 475-480, avec des interpolations intégrant les histoires de Ferréol et de Julien – ceux-ci étant alors tous deux décapités à Brioude. Une *Passion* de saint Julien existait aussi au V^e siècle qui n'affirmait pas encore l'origine viennoise de Julien ; une autre version plus tardive a été écrite soit avant les écrits historiques de Grégoire de Tours (*Liber de Passione et Virtutibus Sancti Iuliani*, 2, - *Histoire des Francs*) soit postérieurement, à la fin du VI^e siècle ; elle associait Ferréol et Julien. Le récit du martyre de Ferréol était donc connu de Grégoire, évêque de Tours, né vers 538 et qui avait connu dans sa jeunesse le site de pèlerinage de Brioude et le culte de saint Julien ; il était aussi lui-même venu en pèlerinage dans la basilique de Saint-Ferréol, à Vienne dans la plaine de Saint-Romain-en-Gal.

Les autres sources d'informations sont contenues dans des ouvrages liturgiques, les martyrologes, qui étaient des calendriers en usage dans les Eglises locales ou dans l'Eglise romaine ; y sont mentionnés les saints qui étaient honorés d'un culte à la date anniversaire de leur fête ; pour les martyrs c'était celle de leur mort, leur "jour de naissance à la vie divine" avec indication du lieu où leur mémoire était célébrée. Le martyrologe hiéronymien, le martyrologe le plus ancien, et qui reflète l'état du culte des saints en Gaule pour le VI^e siècle cite Ferréol au 19 septembre (au lieu du 18), et la dédicace de sa basilique avec la translation de nombreux corps saints, dont la tête de Julien déposée sous l'autel. Vers 800, le martyrologe lyonnais qui dépend des interpolations tardives de la *Passion* de Ferréol fixe son exécution à Brioude ; la notice, au 18 septembre, est reprise par le martyrologe de Florus, également d'origine lyonnaise, avec en outre la mention au 15 février, à Brioude, de la translation de saint Julien et de saint Ferréol. Le martyrologe du futur évêque viennois Adon, vers 850-870, situe aussi le martyre de Ferréol à Brioude, relate le retour du corps à Vienne avec la tête de Julien, et la construction d'une basilique par un noble Castulius. Enfin, vers 865, le martyrologe du moine Usuard de Saint-Germain-des-Prés, dans sa notice au 18 septembre, laisse toute la place à Ferréol, dont le martyre était localisé à Vienne et fait silence sur le martyre de Julien à Brioude même (rappelé dans une notice au 28 août).

Les faits : reconstitution d'un scénario à partir des différentes légendes et des récits historiques

Le lieu

Vienne était le lieu de résidence de Ferréol dont l'origine viennoise n'est pas confirmée, à la différence de son compagnon d'armes Julien. C'était à l'époque où régnaient des empereurs romains que leur titulature honorait comme invincibles (*invicti*), et qui étaient protégés par les dieux traditionnels de Rome. A Vienne siégeait un gouverneur Crispinus, de rang "consulaire".

Au service de l'empereur

Ferréol exerçait à Vienne des fonctions publiques, affecté à un bureau (*officium*) comme soldat ; il est aussi présenté comme un officier, un tribun doté de la "puissance tribunicienne". Il avait jusque là accompli son service fidèlement, et reçu en contrepartie sa solde. Il était proche de la communauté chrétienne, et restait discret sur sa foi – peut-être en raison de ses obligations militaires ou bien n'était-il encore que catéchumène ? Quant à son camarade, Julien, il ne cachait pas ses convictions religieuses. "Une sainte amitié" les liait en plus de leur camaraderie temporelle.

Le retour de la persécution

Lorsque parvint à Ferréol l'annonce de l'imminence d'une persécution contre les chrétiens, il persuada son ami de quitter sa ville natale. Julien, que le martyre n'effrayait pas, accepta pourtant ses conseils et prit la route de l'Aquitaine ; il s'arrêta en pays arverne, dans le bourg de Brioude où il trouva un refuge dans la maison habitée par une veuve (ou selon une autre version par des vieillards). Mais ses poursuivants, mis à ses trousses par Crispinus, le gouverneur viennois, mirent la main sur lui. Sans aucun interrogatoire ou procès ils le décapitèrent, après qu'il eut prononcé quelques mots : "j'ai soif du Christ, de toute l'ardeur de mon âme..". Sa tête fut ramenée à Vienne, pour servir d'exemple et montrée à Ferréol.

Ferréol, pendant ce temps là était demeuré à Vienne. Mais on ne dit rien sur son comportement pendant la fuite de Julien. Rien ne l'avait encore démasqué. Il semble alors que ce soit, selon des versions de sa Passion, le retour macabre de la tête de Julien qui l'ait décidé à affirmer ouvertement sa foi et à refuser de se plier aux rituels de la religion civique gallo-romaine. L'édit de persécution justifiait alors son arrestation et son interrogatoire par le gouverneur résidant à Vienne.

L'interrogatoire. La constance du saint

Le récit de la *Passion* met alors en place l'interrogatoire de Ferréol, interrogatoire mené par Crispinus, en personne. Le magistrat cherche à faire céder le prévenu, à lui faire entendre raison ; c'est le déroulement habituel de ces procès et dialogues entre persécuteurs et futurs martyrs ; il fallait amener le chrétien à renier ses engagements et à lui assurer qu'il pourrait garder sa solde s'il acceptait de participer aux actes liturgiques officiels. A l'inflexibilité de Ferréol, à sa détermination pour accepter la mort afin de mieux recevoir la vie céleste, s'opposait la détermination de son juge lui annonçant cyniquement de cruels tourments qui finiraient bien par le faire céder, lui l'ennemi de l'empereur.

Supplices et prison

On commença par des coups destinés à meurtrir la chair. Suivit son emprisonnement dans un cachot sans lumière où de lourdes chaînes, combinées à des entraves, devaient poursuivre l'œuvre des meurtrissures en l'immobilisant dans des positions fort douloureuses.

La délivrance miraculeuse et la fuite

Le troisième jour, au matin, un miracle mit fin à ces tortures ; mystérieusement libéré de ses chaînes, il quitta sa prison, et pour déjouer tout repérage de sa disparition il décida de traverser le Rhône à la nage ; les caux s'apaisèrent et le portèrent sur l'autre rive ; de là il se dirigea vers le nord, dans la direction de la vallée du Gier (dans certaines interprétations on a lu la Gère), en suivant la route romaine, pour essayer de gagner un refuge que la *Passion* ne précise pas.

L'exécution capitale. L'ensevelissement

Rejoint par les gardes de Crispinus, il fut alors ramené enchaîné et, sans qu'ils aient atteint Vienne, il fut décapité en chemin, dans la plaine de Saint-Romain-en-Gal. Son corps fut alors enseveli sur place, près du Rhône.

Une basilique pour le martyr

Plus tard un notable viennois, Castulius, fit construire une première église pour honorer dignement le martyr. Celle-ci fut endommagée par une crue du Rhône. C'est alors que, vers 470, l'évêque de Vienne, Mamert, fit reconstruire une nouvelle basilique destinée à recevoir les reliques des deux compagnons, retrouvées dans la même tombe, au cours d'une nuit de prières en présence de nombreux moines. L'église martyriale devint une église funéraire où de nombreux Viennois se firent ensevelir, près des corps saints ; et dès la fin du V^e siècle la tombe martyriale fut confiée à la garde et à la louange d'une communauté de moines ; ceux-ci appartenaient à un groupe de monastères qui s'étaient créés dans la plaine de la rive droite, les monastères griniens

Au VIII^e siècle, les raids sarrasins provoquèrent la ruine de l'établissement monastique et décidèrent l'évêque Willicaire à mettre les reliques en lieu sûr, à Vienne même, dans une nouvelle église Saint-Ferréol.

L'arrière-plan historique – Points de vue de l'historien

Les récits des passions de Ferréol et de Julien établissent à Vienne le début de leur histoire. Ils mettent en scène deux chrétiens réunis par une double amitié, soudée par une camaraderie qui se fondait sur leur activité professionnelle et leur appartenance au même service comme militaires dans la ville de Vienne et par leur adhésion commune à la foi chrétienne. Mais tout a subitement basculé lorsque le pouvoir impérial a relancé la persécution contre les chrétiens et qu'elle a été mise en application par un gouverneur du nom de Crispinus, qui avait rang de "consulaire" et qui siégeait à Vienne..

"Il est nécessaire qu'avant tous les autres, tu obéisses aux lois des invincibles empereurs... Je suis chrétien, répond Ferréol, mon devoir est de ne pas sacrifier aux dieux. J'ai servi les empereurs tant que ma conscience me l'a permis. Cette soldé dont tu parles, j'y renonce."

[traduction de la *Passion* de Ferréol d'après P. Cavard]

Le nom de Ferréol

Le nom *Ferreolus* est constitué d'un suffixe *-olus* qui se retrouve dans l'onomastique latine. Il n'est lui-même pas exceptionnel chez les Gallo-romains où d'autres individus le portèrent : à la fin du II^e siècle c'est le nom d'un prêtre qu'Irénée, l'évêque de Lyon, envoya évangéliser Besançon. Au milieu du V^e siècle, on connaît un préfet du prétoire des Gaules, Tonantius Ferreolus qui était issu d'une grande famille de notables nîmois et petit-fils d'un consul d'origine gauloise (peut-être lyonnaise) Flavius Afranius Syagrius. Parmi d'autres personnalités qui occupèrent aux VI^e et VII^e siècles des fonctions civiles et/ou religieuses en Gaule, on relève plusieurs évêques homonymes du nom de Ferréol : à Limoges (fin du VI^e s. ; sa fête était célébrée le 18 septembre comme le saint viennois), Uzès (seconde moitié du VI^e s.), Autun (mort en 657), Grenoble (entre 654 et 664).

La date du martyre

Plusieurs dates ont été proposées pour la mort de Ferréol : au milieu du III^e siècle, au temps de l'empereur Trajan Dèce [E. Griffe, 1964], ou vers 287-290 [P. Cavard, M. Paillaret], ou au IV^e siècle, vers 360-363 [A. Fayard] ; mais la plus communément admise est celle de l'année 304 [DHGE, XVI]. A cette date, le pouvoir impérial romain était alors partagé entre quatre princes dont l'empereur Dioclétien était l'Auguste principal et le plus ancien ; dans la titulature des deux Augustes l'épithète "*Invictus*" ("Invincible") rappelle qu'ils étaient assurés de la victoire acquise grâce à la protection des dieux. Depuis quelques années, à la fin du III^e siècle, des mesures discriminatoires avaient été prises contre les chrétiens et visaient en particulier ceux qui étaient dans les armées ; il fallait les forcer à sacrifier aux dieux de l'Empire faute de quoi ils ne pouvaient continuer à servir. C'est ainsi qu'avait recommencé la persécution ; vers 290, les soldats enrôlés dans la légion thébaine, parmi lesquels Maurice, auraient été tous massacrés dans le Valais, à Agaune, sur ordre du deuxième empereur Auguste, l'empereur Maximien ; chrétiens, ils auraient refusé un ordre impérial ; cet événement est, en quelque sorte et à grande échelle, le symbole de cette reprise des persécutions contre les chrétiens ; pourtant la critique historique actuelle émet des doutes sur l'authenticité de ces faits. Soucieux de restaurer les valeurs religieuses romaines, l'empereur Dioclétien publia donc en 303-304 une succession d'édits dont l'objectif était d'éliminer le christianisme par les humiliations, l'intimidation, la persuasion, la violence et les tortures ; on visait en premier le culte (églises, livres saints) puis les chrétiens considérés comme ennemis des dieux et des cultes publics. Ces édits étaient destinés à une application universelle ; mais il semble que la Gaule qui relevait alors d'un prince plus tolérant, Constance Chlore, le père de Constantin, ait bénéficié d'une persécution moins brutale qu'en Orient, en Afrique, en Egypte, ou même en Espagne où l'acharnement des magistrats, le zèle des bourreaux et le raffinement de tortures effroyables semèrent terreur et mort – épreuves qui furent endurées avec le courage surnaturel de celui qui par amour du Christ confesse sa foi en un

seul Dieu. Peut-être quelques lieux de culte furent-ils détruits dans les cités de Gaule ; mais “on ne connaît pas (...) de martyrs gaulois qu’on puisse assigner avec certitude” à la persécution de 303-305 [P. Marval]. Déjà Grégoire de Tours au VI^e siècle semblait n’avoir pas relevé de traditions rapportant la mort de chrétiens en Gaule Narbonnaise à la persécution de Dioclétien. Comment alors résoudre la contradiction qui se précise entre la date de 304, proposée communément aujourd’hui pour le martyr de Ferréol, et les conclusions actuelles des historiens ?

“Dans ces combats, c’est sur toute la terre habitée qu’ont brillé les magnifiques martyrs du Christ, et, comme il est naturel, ils ont frappé partout de stupeur ceux qui ont vu leur courage et ils ont présenté en leurs personnes les preuves manifestes de la puissance véritablement divine et indicible de notre Sauveur”

[Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, VIII, 12, 11 – traduction de Gustave Bardy, revue par Louis Neyrand, Paris, 2003]. - Eusèbe (vers 260 - vers 340) fut le contemporain de la grande persécution de Dioclétien et des princes associés. Il fut évêque de Césarée en Terre Sainte. Il écrivit entre autres une *Histoire Ecclésiastique* dont les livres VIII et suivants ont été écrits après la persécution.

La cité de Ferréol

Depuis la fin du III^e siècle, la ville de Vienne, où Ferréol aurait été affecté comme tribun à une unité militaire et où était né Julien, n’avait plus ni la grandeur ni la magnificence qu’on lui avait connue encore au début du siècle. De nombreux quartiers urbains avaient été désertés par leur population et étaient devenus des quartiers-fantômes ; cette évolution avait particulièrement affecté ceux de la rive droite entre 250 et 300 ; les habitations des notables et les édifices publics ou commerciaux y furent laissés à l’abandon, peu à peu transformés en ruines, lieux propices à la récupération des matériaux ou à l’installation d’habitats précaires et même à l’installation de zones funéraires à l’extérieur des espaces encore habités.

Cependant, en dépit de ce déclin urbain, la ville de Vienne conservait une part de son prestige et fut ainsi bénéficiaire des réformes administratives qui furent engagées par Dioclétien à la fin du III^e siècle pour l’ensemble des provinces de l’Empire. La ville devint capitale d’une vaste circonscription regroupant les provinces méridionales de la Gaule : le diocèse de Vienne, avec résidence d’un *vicaire*. De plus le remodelage de la province de Narbonnaise bénéficia à Vienne qui devint chef-lieu d’une province de Viennoise ; un gouverneur y résidait alors avec rang de *“praeses”* d’abord puis de *“consularis”* à la fin du IV^e siècle. Mais cette création de la Viennoise fut-elle mise en place par Dioclétien ou un peu plus tard, après 306, par Constantin comme cela a été proposé [A. Pelletier] ? La présence d’un gouverneur à Vienne qui est attestée dans l’histoire du martyr de Ferréol deviendrait alors vraisemblable. Ce gouverneur, du nom de Crispinus, n’est d’ailleurs connu par aucune autre source, littéraire ou épigraphique. Mais nous ne nous arrêterons pas sur l’anomalie que constitue la traque qu’aurait organisée Crispinus pour rechercher Julien réfugié à Brioude, dans une autre province que la sienne, celle d’Aquitaine ; c’est pourtant lui qui aurait ordonné sa décapitation.

Ferréol au service de l'empereur

"J'ai servi les empereurs tant que ma conscience me l'a permis.."

Julien et Ferréol, tous deux acquis à la religion chrétienne, étaient militaires en poste à Vienne. Ce détail pourrait trahir une invention de la part des narrateurs : pendant plus de trois siècles, Vienne n'eut en effet pas de garnison et les Viennois n'eurent donc l'occasion de voir des soldats que lors du passage des troupes en mouvement vers les pays rhénans ou la Bretagne, ou lors de tentatives d'insurrection en Gaule ; certains de leurs concitoyens revenaient aussi au pays une fois leur service militaire effectué. Pourtant, si l'on ne veut pas croire à une fiction littéraire, on pourrait supposer que Ferréol et Julien appartenaient non pas à un corps de troupe en stationnement à Vienne mais à une petite unité militaire locale affectée à un service ou bureau relevant des autorités municipales ou provinciales ; comme officier ("tribun" ?), Ferréol l'aurait alors commandée. Une situation qui refléterait aussi l'évolution qu'a connue la société pendant le III^e siècle : le christianisme avait pénétré les rangs de l'armée, les services de l'Etat, jusqu'à l'entourage même de l'empereur Dioclétien et les milieux intellectuels. Les chrétiens ne reniaient donc pas la société et la culture où ils vivaient tant que leur foi les y autorisait ; beaucoup se recrutaient dans les couches supérieures de la société : ainsi Castulius, ce Viennois de noble lignée, qui décida plus tard de construire une basilique pour honorer la tombe du martyr.

Les déclarations de Ferréol, face à son juge, confirment que pour les chrétiens des premiers temps du christianisme il n'y avait pas d'opposition entre la foi et le devoir d'état ; servir dans l'armée romaine ou même au palais et dans l'administration impériale n'était pas incompatible tant que les exigences de la fidélité au Dieu unique, seul maître, n'entraient pas en conflit avec celles de l'idéologie impériale, tant que l'obligation de sacrifier aux dieux de l'Empire – acte civique nécessaire pour ne pas compromettre la paix des dieux-, n'était pas appliquée avec rigueur et qu'une tolérance leur autorisait une dispense de participation. A l'opposé, le nouvel édit de persécution donnait aux autorités locales provinciales (ici le gouverneur résidant à Vienne) les pouvoirs de poursuivre les ennemis de la paix romaine, pouvoirs de police, de coercition, d'interrogatoire et enfin de mort (le *ius gladii*).

"Quelles et combien grandes furent, avant la persécution de notre temps, la considération en même temps que la liberté dont jouissait la prédication de la religion du Dieu de l'univers (...) il serait au-dessus de nos forces de le raconter dignement. (...) On en trouverait la preuve dans les actes de bienveillance des princes envers les nôtres, à qui ils confiaient même le gouvernement des provinces et qu'ils dispensaient de l'angoisse relative aux sacrifices, à cause de la grande sympathie qu'ils éprouvaient pour notre doctrine"

[Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, VIII, 1,1-2 – traduction de Gustave Bardy, revue par Louis Neyrand, Paris, 2003]

Ferréol renonce à servir contre sa foi

"Mon devoir est de ne pas sacrifier aux dieux... Cette solde j'y renonce..."

Face au retour d'un paganisme intransigeant, le soldat chrétien préférerait

le service du Christ (*militia*) à celui du siècle ; il était conduit à refuser de servir et donc s'exposait à toutes les poursuites et à subir les supplices les plus inhumains comme ennemi de l'empereur et des dieux. L'édit de persécution allait donc révéler une nouvelle fois l'incompatibilité entre les devoirs religieux que la sécurité de l'Empire imposait à tous les citoyens et d'autre part les fondements de la foi chrétienne qui conduisaient à refuser les sacrifices aux dieux païens et de se prosterner devant l'empereur. Un seul souverain et seigneur d'un côté, un pouvoir impie de l'autre côté.

La profession de foi de Ferréol, au cours de son interrogatoire, répond au canevas habituel des dépositions des martyrs, où s'opposent deux logiques : celle du chrétien qui n'adore que son Dieu "*Dominus*" et celle du serviteur de l'empereur, le gouverneur ou le juge. Elle commence par l'affirmation du détachement par rapport à la vie terrestre : "*Il me suffit de pouvoir vivre en chrétien*". Cela signifie qu'il n'y a pas place pour une compromission avec des pratiques contraires à la foi ; la loi divine est supérieure à celle de l'empereur ; de là découle une disponibilité face à la mort, qui se fonde sur la croyance en une vie céleste meilleure : "*les pertes de la vie présente nous vaudront un accroissement de la vie future*". Rien, ni les promesses du gouverneur, ni ses avances, ses manœuvres ou ses menaces ne détournèrent le futur martyr de l'attente de la mort. Mais cette ardeur au combat, cette constance, ce renoncement restèrent incompris de Crispinus : là se mesure le fossé qui séparait le paganisme et le monothéisme chrétien.

"Celui-là [le Christ] qui est parmi nous est plus grand que celui qui est dans ce monde [le mal, l'empereur impie], et les peines de la terre sont moins puissantes pour faire tomber que ne l'est pour tenir debout la protection divine. La preuve en a été faite dans le combat glorieux soutenu par nos frères".

[saint Cyprien, évêque de Carthage, en 250, dans une lettre encourageant des confesseurs emprisonnés, Lettre X, I, traduction Bayard]

Le martyr de Ferréol

Au cours de l'interrogatoire s'est confirmée la constance sans faille ni faiblesse du martyr ; Crispinus n'a pas réussi à fléchir Ferréol, il n'a pas obtenu qu'il accepte de sacrifier aux dieux de l'Empire ; il lui annonça ainsi qu'il allait être mis à l'épreuve ; de cruels supplices, destinés à le faire céder, le sépareraient encore de la mort. Commença une salve de coups. Crispinus le fit ensuite charger de chaînes et d'entraves et conduire dans un cachot obscur où ces charges devaient encore meurtrir sa chair. Deux jours se passèrent ainsi ; sans doute Crispinus lui laissait-il le temps de réfléchir pour le faire revenir sur ses déclarations. Mais au matin du troisième jour (est-ce un parallèle au jour de Pâques, le 3^e jour après la mort du Christ ?) il fut miraculeusement libéré de ses chaînes et quitta sa prison (l'emprunt de ce détail à la vie de saint Pierre est aussi vraisemblable !). Sa fuite, sur la rive droite du Rhône, fut de courte durée, quelques heures tout au plus : il eut l'idée de traverser le Rhône à la nage (là aussi on soupçonne un détail emprunté à la Vie de saint Genès, greffier mort martyr à Arles une cinquantaine d'années plus tôt, ou à une époque plus proche) pour parvenir dans l'ancien quartier trans-rhodanien déjà délaissé de toute vie urbaine. En tentant de

fuir, il avait suivi, comme Genès ou comme Julien, la recommandation du Christ, rapportée par l'évangéliste saint Matthieu, 10, 23 : *"Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre"*. Poursuivi par les gardes de Crispinus qui le localisèrent près de la vallée du Gier il fut alors repris et enchaîné.

A partir de là deux scénarios ont été proposés par les différentes versions de la *Passion* de Ferréol. Ramené en vue de Vienne, ses gardes, pris d'un subit accès de fureur, le décapitèrent en chemin; sans qu'il n'y ait eu de reprise de l'interrogatoire, sans qu'une sentence n'ait été explicitement prononcée par le gouverneur ; c'est là un châtiment expéditif, peu conforme à l'habituel cortège d'interrogatoires et de supplices auxquels étaient encore soumis les martyrs. Le corps de Ferréol fut alors enseveli sur place, près du Rhône ; sa tombe était encore vénérée lorsque fut écrit le premier récit de son martyre. Cependant, selon une autre version bien plus tardive, un notable viennois, du nom de Castulius, encore catéchumène, aurait fait construire une église pour honorer dignement le martyr, en mettant à sa construction autant de travail que de foi : ce serait alors cette église qu'une crue du Rhône aurait partiellement détruite au cours du V^e siècle.

Qui était cet aristocrate viennois, Castulius ? On sait seulement qu'il appartenait à une famille de grande lignée, noble aussi bien par son ascendance que par sa descendance. Mais ces détails ont-ils une vraisemblance ? En effet ils font partie de la plupart des histoires de martyres ; l'appartenance à un milieu aisé, aux notables locaux, distingués par la naissance ou la richesse, soulignait la pénétration du christianisme dans les classes supérieures, celles-là mêmes qui fournissaient le personnel épiscopal ; la mise en sécurité de la tombe était un préalable à l'organisation d'un culte que la population locale devait s'approprier ; la tombe maintenait présent le saint et ses vertus assuraient le salut des populations dont il était l'intercesseur ; le premier bénéficiaire était bien sûr celui qui, dans la foi et par une sépulture décente, avait honoré le corps abandonné et mutilé.

L'autre scénario légendaire, encore moins vraisemblable et plus incompréhensible, situait le martyre de Ferréol à Brioude où il aurait été conduit par ses gardes après son arrestation. Il y aurait été exécuté en même temps que Julien ; le corps de Ferréol aurait été ensuite ramené par des chrétiens de Vienne, alors que celui de son compagnon demeurait à Brioude, sauf sa tête qui fut ou avait été transportée à Vienne.

Ces variations et ces incohérences laissent transparaître des interpolations tardives, rajoutées au récit originel, et trahissent bien évidemment la préoccupation de raccrocher l'histoire de Ferréol à celle de Julien.

Ferréol un saint gaulois

Ferréol appartenait à une nouvelle génération de martyrs gaulois, après celle des martyrs de Lyon et de Vienne en 177, sous l'empereur Marc Aurèle et après celle des martyrs de Narbonnaise au milieu du III^e siècle ; il appartenait aussi au cycle des saints et martyrs militaires dont la vogue se tarit en Gaule après le VI^e siècle, cédant alors la place aux saints missionnaires, reliés

directement et personnellement aux Apôtres, Pierre et Paul, fondateurs de l'Eglise chrétienne. Il fut, comme Julien, un des quinze saints gaulois qui, au VI^e siècle, ont joui d'honneurs ailleurs que dans leur cité, comme Baudilius de Nîmes, Bénéigne de Dijon, Denis de Paris, Genès d'Arles, Germain d'Auxerre, Hilaire de Poitiers, Martin de Tours, Maurice d'Againe, Médard de Noyon, Nizier de Lyon, Saturnin de Toulouse, Symphorien d'Autun, Victor de Marseille ; à Nantes, en effet, on trouvait des reliques de Ferréol en 567, dans l'église cathédrale inaugurée par l'évêque Félix, aux côtés des reliques des Apôtres, d'Hilaire et de Martin.

Le culte martyrial autour de Ferréol : invention des reliques, basilique et récits hagiographiques

Les récits fondateurs

S'il existait déjà une relation écrite du martyre de Ferréol avant même la seconde moitié du V^e siècle, elle était fondée sur une tradition orale qui témoignait d'un culte autour de la sépulture de Ferréol. Mais la découverte orchestrée par saint Mamert des corps saints dut être l'événement déclenchant la remise en forme d'une histoire du martyre de Ferréol, reliée alors, après coup, à celle de Julien et donc réaménagée.

Pour ce qui est des narrations connues de la "*Passion*" de Ferréol, on accorde aujourd'hui peu de crédit à ce récit hagiographique qui a été écrit pour suppléer au manque d'informations authentiques ; comme tant d'autres il appartenait à un nouveau genre littéraire bien connu, histoire romancée, faite de clichés, d'emprunts et d'inventions destinées à édifier les jeunes communautés chrétiennes. Les variantes du récit révèlent bien qu'il n'y eut pas une succession assurée, une suite canonique d'épisodes. La greffe de l'histoire de Julien est venue compliquer davantage les scénarios et a engendré des anomalies ou même des invraisemblances ou des contradictions, d'une version à l'autre. Dépourvue de références historiques précises, la communauté chrétienne avait alors élaboré, comme dans la plupart des autres villes, un récit destiné à édifier et soutenir la piété populaire. Le procès auquel fut soumis Ferréol était aussi un artifice littéraire qui offrait la possibilité d'exposer un témoignage de foi, témoignage ferme et constant face aux manœuvres insidieuses et sanglantes de son brutal persécuteur ; peu de mots suffisaient alors pour mettre en opposition la loi divine et la loi humaine, la vie terrestre et la vie future pleine de promesses pour celui qui ne transigeait pas avec l'impie. On peut même soupçonner que pour certains événements, des détails factuels, l'auteur de la *Passion* de Ferréol avait obéi à un processus bien connu par ailleurs, en faisant usage d'emprunts à d'autres récits – clichés littéraires, épisodes décalqués – ce qui permettait de mettre en parallèle les épisodes du martyre de Ferréol avec ceux d'autres martyrs micux ou déjà connus et honorés. On a ainsi repéré des analogies qui permettaient de mettre Ferréol en perspective par rapport au Christ (sa libération le troisième jour.), à saint Pierre (qui avait été libéré de ses chaînes ou même porté par les eaux apaisées – protecteur et sauveur de Rome), ou à saint Genès d'Arles (fuyant à

la nage, dans le Rhône ;— et de plus patron de la ville d'Arles qui, au cours des V^e et VI^e siècles, se trouvait en compétition avec le siège épiscopal de Vienne pour la primatie métropolitaine dans l'ancienne province de Viennoise). Tous ces rapprochements ne sont sans doute pas dus au hasard et ne paraissent pas innocents et peuvent être légitimés par les préoccupations du rédacteur de la *Passion* ; peut-être faut-il même le soupçonner dans l'entourage de l'évêque Mamert, auteur et chef d'orchestre de l'invention conjointe des reliques de Ferréol et de Julien, vers 470-473. A la même date Mamert entreprenait la construction de la basilique Saint-Pierre que l'on connaît un peu plus tard sous son double patronage, celui des Apôtres, Pierre et Paul ; - or il se trouve que l'un et l'autre, piliers fondateurs de l'Eglise, ont été considérés par des légendes locales tardives comme responsables des premières missions d'évangélisation envoyées à Vienne. On peut donc se demander si le modèle romain ne s'était pas déjà introduit à la fin du V^e siècle ou au début du suivant pour que Mamert ou un de ses successeurs place sous le patronage des Apôtres la nouvelle basilique funéraire édifiée à Vienne, près des anciens murs romains.

L'invention des reliques

Un siècle et demi après l'inhumation du martyr, l'ignorance dans laquelle se trouvait la communauté chrétienne de Vienne sur l'emplacement exact de la tombe de Ferréol, à l'intérieur ou à proximité de la basilique primitive, peut expliquer les hésitations du clergé local, au début de la souveraineté burgonde, à indiquer le lieu où l'on avait des chances de trouver son corps. L'anonymat de la sépulture gênait l'identification d'autant plus que d'autres tombes n'avaient pas manqué d'être installées autour de celle du saint, constituant ainsi une zone funéraire "*ad sanctos*" où les autres défunts espéraient bénéficier des vertus du martyr dans leur vie de l'au-delà. Mais, d'après le récit rapporté au VI^e siècle par l'informateur de Grégoire de Tours, la reconnaissance des restes de Ferréol n'a été possible que par la présence dans la tombe d'une tête isolée ; celle-ci fut interprétée comme celle de Julien, sur la foi d'une autre tradition qui rapportait précisément cette sainte association, alors que la plus ancienne version de la *Passion* de Ferréol ignorait Julien.

Les circonstances de cette découverte, suivie par la translation des reliques dans une nouvelle basilique (re)construite tout exprès, sur le même plan que l'ancienne, montrent la solennité de l'événement où le rôle central était joué par l'évêque, entouré de moines et du peuple chrétien. Il ne s'agissait pas d'une banale découverte archéologique, car celle-ci fut précédée par des vigiles et des prières et se produisit en nocturne. Ce ne fut pas, comme parfois ailleurs, une vision surnaturelle qui vint au secours de la foule déconcertée à la vue de plusieurs sépultures, mais la mémoire d'un des participants, éclairée d'une inspiration divine. La possession de ces reliques conditionnait alors leur translation dans le nouveau sanctuaire bâti par Mamert. Sur son site, les archéologues ont reconnu en 1977 l'importance et le plan de l'édifice : église à large abside fondée en profondeur, à nef unique entourée de portiques ou à trois nefs, d'une longueur estimée à 50 m.

De tels faits – la reconnaissance et la translation des reliques de corps saints – eurent en leur temps un grand retentissement. Le plus ancien témoignage (vers 473) est une mention dans une lettre écrite par l'évêque de Clermont-Ferrand, Sidoine Apollinaire, à son homologue de Vienne Mamert pour le féliciter de la double découverte, l'invention des reliques de Ferréol et de Julien, qui s'était produite peu de temps auparavant (*Lettres* VII, 1). L'originalité de l'événement n'avait pas échappé à l'évêque du pays arverne dont le diocèse honorait au même moment le martyr Julien comme son saint patron : *"A toi seul a été accordée depuis le confesseur Ambroise, inventeur (...) de deux martyrs"* la double translation de Ferréol et de Julien. Sidoine ne faisait-il ainsi pas honneur à Mamert en mettant en parallèle cette invention et celle – très retentissante et médiatisée – des deux saints milanais Gervais et Protas réalisée par l'évêque de Milan saint Ambroise un peu moins d'un siècle plus tôt, le 17 juin 386. Peu après, Vienne avait d'ailleurs bénéficié d'un dépôt de leurs reliques grâce à l'évêque de Tours, saint Martin. Ne serait-ce donc pas alors sous l'influence de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont-Ferrand, que la légende de Julien se greffa sur celle de Ferréol ?

Les saints martyrs, gardiens et patrons de la cité

L'événement viennois s'était produit à une époque d'instabilités, de difficultés matérielles et naturelles, de troubles et de rupture politiques, marquée aussi par l'installation des Burgondes à Vienne et la progression des Wisigoths en pays arverne. L'écroulement de l'autorité et de l'administration impériales laissait les Gaulois sans autre défense devant l'invasion des peuples barbares que la protection d'un saint local, protecteur et défenseur de la cité. Pour Mamert, seul personnage à représenter alors une autorité, c'était l'occasion d'introduire à côté du culte des deux saints étrangers (Gervais et Protas) implantés depuis moins de cent ans, le culte local de deux saints gaulois, naturalisés viennois. C'était là une tendance qu'on retrouvait un peu partout en Gaule au cours du V^e siècle : l'institution de nouveaux cultes que l'on pourrait qualifier de civiques, car ils aidaient à la cohésion et à l'identité de la communauté chrétienne, soudée autour de son évêque. Les prélats en étaient les instigateurs et les promoteurs, les saints locaux en étaient les bénéficiaires ; le bénéfice était aussi pour la ville qui tirait de leur présence posthume protection et sécurité. Il y avait dès lors une assimilation entre le saint et la ville où étaient conservées les reliques ; leur possession équivalait à une présence surnaturelle des martyrs. C'est ce que voulut signifier Mamert, en faisant graver une inscription dans le chœur de la nouvelle basilique de Ferréol : *"Ce sanctuaire possède deux héros du Christ : Julien avec la tête, Ferréol avec le corps"*.

Pèlerinages et croyances populaires

La basilique martyriale de Ferréol devint une basilique funéraire avec une nécropole *"ad sanctos"*, lieu de pèlerinage animé par une communauté monastique, et dont la vie était rythmée par les cérémonies annuelles anniversaires. La fête de saint Ferréol, le jour où il est né au ciel (*dies natalis*), était célébrée le 18 septembre alors que celle de Julien avait été fixée en 431 par Germain d'Auxerre au 28 août.

De la nécropole, révélée par les fouilles de 1977 qui mirent au jour dans la plaine de Saint-Romain-en-Gal des tombes en coffres de dalles et des sarcophages monolithes en calcaire, proviennent quelques rares fragments d'épigraphes du V^e siècle : celles d'Eufrasia, d'Eufrasius ou du trévire Maurice ; ou bien encore un fragment de sarcophage orné d'un chrisme accosté de l'*alpha* et de l'*oméga* et inscrit dans une couronne. La basilique voyait aussi arriver des pèlerins. 'Tel, à la fin du VI^e siècle, Grégoire, évêque de Tours, hagiographe et historien de la Gaule, qui y entra pour prier ; devant le chœur, il prit soin de relever l'inscription métrique qui authentifiait pour le visiteur la destination du sanctuaire et que Mamert avait fait graver un siècle avant ; il se renseigna directement auprès du sacristain sur l'histoire de la basilique Saint-Ferréol et y apprit les conditions du martyre. C'est grâce à lui que l'on connaît ainsi le récit de l'invention et de la translation des reliques par saint Mamert dans le nouvel édifice martyrial. Un autre pèlerin a été remarqué : au VII^e siècle, c'est saint Clair, le futur abbé du monastère de Saint-Marcel qui, encore jeune, bénéficia d'une intervention miraculeuse de Ferréol, quand venant à la basilique en barque avec sa mère, il fut sauvé du naufrage et des remous du Rhône par l'intercession du saint. C'était là le seul miracle attribué à Ferréol, alors que Julien, à Brioude, semble avoir été moins avare de bienfaits surnaturels !

La géographie sacrée ferréolienne

Le récit de la Passion de Ferréol, les interpolations et les légendes qui s'y sont greffées, le déroulement de pratiques cultuelles autour des reliques ont établi dans l'espace viennois une géographie sacrée investie par la présence surnaturelle du saint et de son compagnon Julien.

Hormis les lieux – imprécis – en rapport avec le martyre et la sépulture, sur la rive droite du Rhône, l'imaginaire populaire n'a pas localisé à Vienne même de sites en rapport avec l'existence des deux soldats ; à l'exception toutefois de la maison où aurait habité Julien, que l'on aimait à situer rue de Bourgogne, au niveau du 32. La prison où Ferréol fut enfermé était localisée, au temps de l'historien Nicolas Chorier (XVII^e siècle), sur la rive droite du Rhône ; on y signalait, au sud du village de Sainte-Colombe, des "grottes" ou salles souterraines voûtées et l'on pensait qu'il s'agissait d'ergastules destinés aux esclaves ; en réalité, les recherches archéologiques récentes ont identifié ici un établissement thermal gallo-romain.

C'est la tombe du martyr qui était le point focal de tout le culte ; située dans le territoire suburbain de Vienne, sa présence fortifiait la terre qui avait reçu le sang et le corps du martyr ; elle avait été vénérée avant même la construction de la grande église de Mamert. Mais l'absence de signes distinctifs avait empêché à la longue de localiser avec précision son emplacement. D'où la cérémonie organisée par saint Mamert, plus de 150 ans après le martyre, pour provoquer une révélation qui allait aider à retrouver dans la terre la tombe de Ferréol ; la mémoire d'un participant avait suffi pour pallier le défaut d'inscription. L'évêque de Vienne venait d'achever la construction d'une grande basilique, après qu'une crue du Rhône – inhabituelle ? –

eut endommagé, au nord, côté Rhône, le portique de la basilique antérieure (celle de Castulius ?). Y eut-il ainsi pour la basilique martyriale Saint-Ferréol deux sites successifs dans la plaine inondable de Saint-Romain-en-Gal ? Archéologues et historiens le laissent généralement entendre à partir d'une interprétation libre des informations de Grégoire de Tours. Mais rien n'interdit de supposer plutôt la reconstruction et la restauration du premier édifice sur le même site après l'inondation dévastatrice. Des recherches archéologiques plus poussées que celles de 1977 pourraient apporter une réponse. En tout cas des structures plus anciennes, rapportées à l'époque gallo-romaine, sont apparues au-dessous de l'édifice basilical.

A la même époque s'était développée une autre zone funéraire, à quelques centaines de mètres plus au sud. En effet, à la fin du IV^e siècle, dans les ruines du palais thermal des Lutteurs, alors abandonné, on éleva au bord du chemin un édifice funéraire rectangulaire ; à l'intérieur des niches étaient destinées à recevoir des tombeaux. S'agissait-il d'un mausolée appartenant à une famille de notables viennois ? Étaient-ils les derniers membres d'une aristocratie fidèle à la religion romaine ? Ou bien cette construction était-elle une sorte de chapelle funéraire construite par une famille chrétienne ? Rien dans la structure architecturale, ni le décor ou l'environnement, ne permet de conclure. Mais on a constaté que de nouvelles inhumations eurent lieu aux V^e et VI^e siècles dans l'édifice originel ainsi qu'à l'extérieur.

Dans le même temps et dans l'ancien territoire urbain, on constate en d'autres points le même phénomène qui conduit à une nouvelle géographie des lieux sociaux et religieux au cours des V^e et VI^e siècles : la construction de nouveaux édifices cultuels et la création de zones funéraires autour de la tombe d'un chrétien vénérable ; ainsi à Notre-Dame-d'Outre-Gère pour la zone du confluent Rhône-Gère, au sud le complexe de la basilique Saint-Pierre et les oratoires placés à son chevet, la nécropole de Saint-Gervais sanctifiée par le dépôt des reliques de Gervais et Protas.

Le Rhône appartient aussi à l'espace sanctifié par la passion de Ferréol. Du côté de l'orient, le fleuve baignait les murs de la ville romaine où le futur martyr exerçait ses fonctions dans un service public. Sur la rive opposée, les deux basiliques successives construites pour honorer ses reliques et la tête de Julien étaient établies à proximité du rivage, dans un secteur de la plaine qui n'était plus à l'abri des crues, puisque l'une d'elle avait mis en péril l'édifice cultuel primitif. C'est dans ses eaux que Ferréol chercha le moyen d'échapper à son persécuteur. Mais chez les premiers chrétiens viennois, à l'instar de leurs voisins lyonnais, on ne pouvait oublier que quelques cent vingt sept ans plus tôt le Rhône lui-même avait été sanctifié par les cendres des martyrs de Lyon et de Vienne que leurs bourreaux avaient jetées dans le fleuve "de telle sorte qu'on ne puisse plus voir d'eux aucun reste sur cette terre". Les deux événements, inscrits dans la mémoire de l'Eglise de Vienne, se trouvaient symboliquement associés au Moyen Age où ils furent commémorés au cours de la Fête des Merveilles, le 2 juin ou le dimanche qui suit l'Ascension ; c'était une liturgie processionnelle, marquée par un trajet en bateau sur le Rhône et des stations en divers lieux de culte. Venant

de Vienne, les fidèles processionnaient depuis l'église de Saint-Romain-en-Gal jusqu'à la basilique de Saint-Ferréol ; de là on embarquait sur le Rhône tout proche et des barques conduisaient la procession vers l'église Saint-Pierre ; un détour par la chapelle Sainte-Blandine, sur une des collines, rendait hommage à la jeune martyre lyonnaise que des légendes donnaient comme viennoise - de même, à Arles, une procession allait vénérer sur les deux rives du Rhône le lieu d'exécution de Genès (à Trinquetaille) et le lieu de son ensevelissement (aux Alyscamps, sur la rive gauche). Mais la fête viennoise des Merveilles tomba dans l'oubli après les troubles des guerres de Religion et la rupture définitive du pont médiéval au milieu du XVII^e siècle.

Considérée comme une conséquence des raids sarrasins et de leurs ravages, la translation des reliques de Ferréol, vers 731, par l'évêque Wilcaire, a déplacé le culte et le souvenir de Ferréol sur la rive gauche, dans la ville même de Vienne où fut transféré aussi le titre d'abbaye de Saint-Ferréol. Il y eut bien, à la fin du XI^e siècle une tentative éphémère pour restaurer une vie monastique dans l'ancienne basilique Saint-Ferréol, réduite en dimensions ; mais les temps étaient autres, et aux XIV^e et XV^e siècles le nom même de Ferréol fut petit à petit supplanté par celui de Saint-Jean. Les événements de 1567 entraînèrent la ruine et la démolition complète de ce qui restait encore debout de l'église médiévale.

Un autre rituel processionnel permettrait d'associer dans la même mémoire les martyrs viennois célébrés par l'Eglise locale. C'est ainsi qu'au cours des processions des Rogations qui avaient été instituées par l'évêque Mamert et qui se perpétuèrent jusqu'au Moyen Age, le premier jour (le lundi avant l'Ascension), une station était marquée à l'église viennoise de Saint-Ferréol, tandis que le lendemain on s'arrêtait devant la maison réputée pour être celle de saint Julien, rue de Bourgogne - on y voyait une "image" sans doute une sculpture en bas-relief qui représentait le saint. ; la châsse de Ferréol accompagnait le cortège, et venait rendre aussi hommage à d'autres saints et martyrs viennois Séverin, Exupère et Félicien, honorés, place du Bacon à Cuvrière.

Depuis le Moyen Age, le précieux dépôt des reliques de Ferréol et de Julien avait même été transféré à la cathédrale où il était pieusement conservé dans une châsse d'argent doré. On les exposait à la vénération des fidèles sur l'autel majeur aux jours anniversaires : le 28 août, pour la fête de saint Julien et le 9 décembre pour le jour de la translation des deux martyrs du monastère d'outre-Rhône à celui de Vienne ; le 18 septembre, jour anniversaire de Ferréol, le corps saint était exposé quelques heures dans l'église viennoise de Saint-Ferréol. Mais les ossements que conservait la châsse ont été dispersés en juin 1562 lors de l'occupation de Vienne par les Huguenots ; cependant l'abbé de Saint-Ferréol Jean Le Lièvre, historien de l'Eglise de Vienne au début du XVII^e siècle, prétendait en avoir recueilli quelques fragments.

A part les exemples cités plus haut on n'a pas d'autres témoignages sur la puissance surnaturelle ou thérapeutique des reliques de Ferréol ; pratiquement pas de miracles attestés et pas de croyances avérées sur leurs vertus de

guérison. Rien de comparable à ce qui se passait à Brioude : la source où l'on avait plongé le chef de Julien avait la réputation de soigner plusieurs types d'affection, en particulier les fièvres, la cécité. Grégoire de Tours, au cours de son pèlerinage, y fut même délivré des séquelles d'une insolation. Pourtant là où le culte de Ferréol a été implanté, on retrouve quelques croyances sur les vertus miraculeuses de Ferréol. Certains auteurs pieux signalent que Ferréol était invoqué contre les douleurs rhumatismales ; en Quercy Ferréol était invoqué pour la guérison des yeux. Ailleurs quelques lieux de culte furent consacrés au saint viennois ; leur inventaire permettrait de mieux en connaître la diffusion et les circonstances ; à Sablons (Isère), la vieille église qui se trouvait en bordure du Rhône lui était dédiée ; en Haute-Loire, non loin de Brioude, deux anciennes paroisses (Cohade et Chastel) étaient sous le patronage de Ferréol¹ ; à Marseille aussi une église était sous son vocable, de même qu'un ermitage en Roussillon aux environs de Céret, ou un oratoire à Dourgne dans le Tarn....

Un autre exemple, exceptionnel, nous est donné à Lorgues, dans le Var, où saint Ferréol est considéré comme le patron de la cité ; une chapelle de pèlerinage lui est consacrée ; aurait-elle bénéficié de quelques reliques du martyr viennois ? Certains auteurs affirment en effet qu'au XVI^e siècle elle en aurait reçu en dépôt. Après les guerres de Religion le sanctuaire fut un lieu de pèlerinage actif qui reçut à partir du XVII^e siècle un grand nombre d'ex-voto, dont une belle collection subsiste dans la salle capitulaire du sanctuaire ; car Ferréol, toujours représenté en soldat romain, était imploré pour guérir les victimes d'accidents de la vie, des armes à feu, les malades de la goutte et pour secourir les noyés et les malades. Le 18 septembre, le jour de sa fête, les paroissiens venaient honorer leur saint patron, auprès de sa statue. Quatre grandes toiles enfin y illustrent les épisodes principaux du martyre de Ferréol : l'interrogatoire devant Crispinus, la visite d'un ange venu délivrer le saint de sa prison, le franchissement du Rhône, en marchant sur les eaux du fleuve, la décapitation au bord du Rhône.

Orientation bibliographique

Les sources littéraires

Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, traduction de Gustave Bardy, revue par Louis Neyrand, Paris, 2003

Grégoire de Tours, *Liber de Passione et virtutibus s. Juliani*, *MGH SRM*, I, 2, 1969 *Passio Ferreoli tribuni* (BHL 2911-2912), *AASS*, sept.V, p.764-767

Passio s. Juliani martyris (BHL 4540), *MGH, SRM*, I, 2, p.428-431

Sidoine Apollinaire, *Poèmes et Lettres*, Paris, 1970 (éd. A. Loyer)

1 - Renseignements aimablement communiqués par M. CUBIZOLLES, Archives historiques de l'Evêché du Puy-en-Velay.

Etudes et ouvrages généraux

- Brigitte BEAUJARD, *Le culte des saints en Gaule*, Paris, 2000
- Pierre CAVARD, *Vienne la Sainte*, Vienne, 1975 (édition revue et corrigée)
- Pierre CAVARD, *L'abbaye de Saint-Ferréol*, Vienne, 1984
- A. COVILLE, *Recherches sur l'histoire de Lyon du Ve siècle au IXe siècle (450-800)*, Paris, 1928
- Françoise DESCOMBES, *Recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule, XV, 1, Viennoise du Nord*, Paris, 1985
- H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1927
- Françoise DESCOMBES, "Vienne", *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, t. III, *Provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles*, Paris, 1986, p. 17-35
- Jacques DUBOIS, *Le martyrologe d'Usuard*, Bruxelles, 1965 (= *Subsidia Hagiographica*, 40)
- Ermitage St Ferréol de Lorgues. Les ex-voto du sanctuaire* (Bulletin de l'Association des Amis de Saint-Ferréol et du Vieux Lorgues, 2003)²
- A. FAYARD, *L'énigme de saint Julien ou les deux martyrs de Brioude*, Almanach de Brioude, 1982
- Gabriel et P.-F. FOURNIER, "Saint Julien de Brioude, saint Ferréol de Vienne, saint Ilpide", *Almanach de Brioude*, 46, 1966, p. 9-50
- Elic GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, Paris, 1964-1965 (3 vol.)
- Monique JANNET-VAILLAT, Jean-François REYNAUD, Roger LAUXEROIS, *Vienne aux premiers temps chrétiens* (= *Guides archéologiques de la France*, 11) Lyon-Paris, 1986, p. 61-64
- A.H.M. JONES, J.R. MARTINDALE, J. MORRIS, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, I- AD 260-395, Cambridge, 1971 ; II, AD 395-527, Cambridge 1980
- Pierre MARAVAL, *Les persécutions durant les quatre premiers siècles du christianisme*, Paris, 1992
- Premiers temps chrétiens à Saint-Romain-en-Gal*, publié à l'occasion de l'exposition du Pôle Archéologie du Rhône, musée de Saint-Romain-en-Gal – Vienne, 2002 [texte de Laurence BRISSAUD et Jean-Luc PRISSET]
- Jean-François REYNAUD, "Saint-Ferréol, une des plus anciennes églises viennoises", *Archeologia*, 122, septembre 1978, p. 44-51
- Jean-François REYNAUD, "Saint-Romain-en-Gal. Basilique Saint-Ferréol Outre-Rhône", *Atlas Archéologique de la France. Les premiers monuments chrétiens de la France*, 1- Sud-Est et Corse, Paris, 1995, p. 291-293. (avec renvois aux études archéologiques antérieures)

2 - Remerciements à Jacques Régnier-Vigouroux qui m'a fait connaître cette publication.



*Le faune.
(Cl. Amis de Vienne)*

François Renaud

Les sculptures sur pierre de la Vienne antique

En 2003 est paru aux presses de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le tome I du *Nouvel Espérandieu* qui se veut une œuvre monumentale, du *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule*. Il envisage de comprendre seize volumes, dont celui de Vienne est le premier paru. Il est placé sous la direction d'Henri Lavagne, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (IV^e section, Paris-Sorbonne), ancien membre de l'Ecole française de Rome, qui indique aux pages VX-XVIII du volume sur Vienne les principes généraux de ce recueil général et consacre, en tout début de l'ouvrage, un article éclairant sur l'âme de la collection, Emile Espérandieu, 1857-1939, le grand devancier.

Brillant officier de carrière sorti de Saint-Cyr, Espérandieu est refusé en 1887 à l'oral du concours de l'Ecole de Guerre parce qu'il "s'occupe trop de questions qui n'intéressent en rien l'armée". Il est passionné d'archéologie en effet. Il quittera l'armée en 1910 parce que devenu sourd à la suite d'une maladie et se consacrera désormais exclusivement à l'archéologie. Les vingt dernières années de sa vie, 1919-1939, se passeront comme conservateur des musées de la ville de Nîmes. Gardois, de sensibilité calviniste, très grand travailleur, à l'œil très sûr et à la science très exigeante, tout en étant d'une grande modestie intellectuelle, Espérandieu imagina et mena à bien en 31 ans, de 1907 à 1938, la publication d'un ouvrage monumental, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule*, en onze volumes de sa main. Il faut remercier Henri Lavagne d'avoir eu la délicatesse, l'élégance et la reconnaissance d'intituler en hommage à ce pionnier au labeur gigantesque, la présente collection le "*Nouvel Espérandieu*".

Après un article de dix-huit pages de Roger Lauxerois, notre conservateur des musées de Vienne sur "l'histoire des collections viennoises de sculpture antique : fascination et avatars", un autre de Renaud Robert, maître de Conférences à l'Université de Provence et ancien membre de l'Ecole française de Rome intitulé "introduction à la sculpture de Vienne" et enfin une très intéressante note sur la nature des roches calcaires d'Hugues Savay-

Guerraz, qui fut le responsable des fouilles de Saint-Romain-Gal de 1988 à 1996, conservateur du patrimoine au Pôle archéologique du département du Rhône, toutes trois études riches de substance, commence le catalogue proprement-dit des sculptures gallo-romaines sur pierre à Vienne, qu'elles soient conservées ou simplement connues.

Ce catalogue exhaustif, dédié à la mémoire d'Ernest Will qui avant d'être professeur à la Sorbonne, publia en 1952 un opuscule très remarqué "*La sculpture romaine au musée lapidaire de Vienne*" de 93 pages, comprend trois parties : la liste de 501 sculptures à nous parvenues, avec pour chacune un commentaire parfois très copieux, puis trois annexes relatives à des sculptures connues uniquement par des mentions d'archives et enfin un atlas iconographique de 269 excellentes planches illustrant les sculptures dénombrées. Le tout constitue un épais volume : dimensions 22x28 centimètres, 308 pages (LVII+ 251) plus 269 pages de planches photographiques, poids 2500 grammes.

De nombreux auteurs ont rédigé les savantes notices relatives aux 501 sculptures répertoriées. Ils appartiennent essentiellement à l'Université de Provence. Il faut citer surtout Renaud Robert puis l'ingénieur hors classe du C.N.R.S. Danièle Terret. Sans oublier Roger Lauxerois dont la signature apparaît notamment dans les cent dernières notices.

Les annexes en revanche, 46 numéros pour l'Annexe I et 20 pour l'Annexe II sont dues à peu près exclusivement à Roger Lauxerois dont Henri Lavagne souligne à la page XX, la très grande qualité du travail "Il s'est chargé du travail patient et minutieux de dépouillement et de collationnement des archives du musée (de Vienne). Sa profonde connaissance de la ville antique lui a permis de contrôler une information considérable et très inégalement exploitée auparavant, les archives accumulées par ses prédécesseurs. Revenant inlassablement aux sources primaires des découvertes, aux anciens catalogues manuscrits, aux albums de dessins et de photographies, à la presse locale, il a ainsi pu mettre en lumière des provenances ignorées et corriger de multiples erreurs de localisation. Toutes ces informations nouvelles qui forment le premier paragraphe de chaque notice lui sont dues et dans bien des commentaires les auteurs des (501) notices ont également tiré parti de ses renseignements et de ses précisions".

En conclusion, ce premier ouvrage du *Nouvel Espérandieu* met en appétit pour les tomes suivants à paraître et donne à tout l'œuvre sculpté antique en pierre de Vienne l'ouvrage exhaustif qui lui manquait et qui fera date. Les Amis de Vienne ne peuvent que s'en réjouir profondément et remercier le coryphée Henri Lavagne ainsi que les différents auteurs.

Les maison du XVI^e siècle à Vienne*

Les maisons de Vienne constituent un intéressant témoignage de l'évolution de l'architecture civile même s'il reste peu d'exemples complets.

Au travers des rues, il reste encore de nombreuses traces de la ville de Vienne des XV^e et surtout XVI^e siècles. La quantité des vestiges de cette époque par rapport à ceux des siècles précédents montre bien qu'il y a eu une volonté de reconstruction de la ville au XVI^e siècle. Ces maisons appartiennent à une époque où commence à se mettre en place la ville moderne, il est en effet aisé de voir que Vienne a hérité, en partie de cette époque, sa configuration actuelle. L'emplacement de la maison (ainsi que le quartier), l'architecture et le décor de la demeure participent à l'affirmation de la position sociale du maître des lieux, à sa reconnaissance publique, notamment par sa façade sur rue. L'architecture d'une ville est un reflet de sa situation économique et politique.

Les maisons du XVI^e siècle, les plus nombreuses et les mieux conservées des vieilles maisons de Vienne, mêlent des éléments hérités du Moyen Age ainsi que les nouveaux éléments apportés par la Renaissance. Elles appartiennent au style appelé style de transition : plus vraiment médiéval mais pas tout à fait Renaissance. Elles font la transition entre un habitat petit, devenu insuffisant et une conception bien plus libre de l'habitation en ville. Structurellement, cela se traduit par une libération de la distribution, une individualisation des étages et appartements ainsi que des différents corps de bâtiments.

Il n'y a que le développement de la ville avec l'accroissement et la diversification de sa population qui a pu provoquer cette évolution de la demeure civile. Ces maisons doivent répondre à de nouvelles exigences : loger plus de personnes donc s'agrandir (élévation de la maison, ajout d'un deuxième corps de bâtiment), se prêter plus facilement à la location (la maison cesse d'être un logement à foyer unique) donc développer un système de distri-

1 - Extrait d'un mémoire de maîtrise : *"Les maisons du XVI^e siècle à Vienne"*

bution interne de façon à rendre indépendantes les différentes parties de la maison.

La parcelle, disposée perpendiculairement à la rue, est profonde et assez étroite. En effet, elle peut s'étirer sur une longueur de 15 à 30 mètres, mais ne possède qu'environ 5 à 10 mètres de largeur. Le parcellaire hérité du Moyen Age perdure.

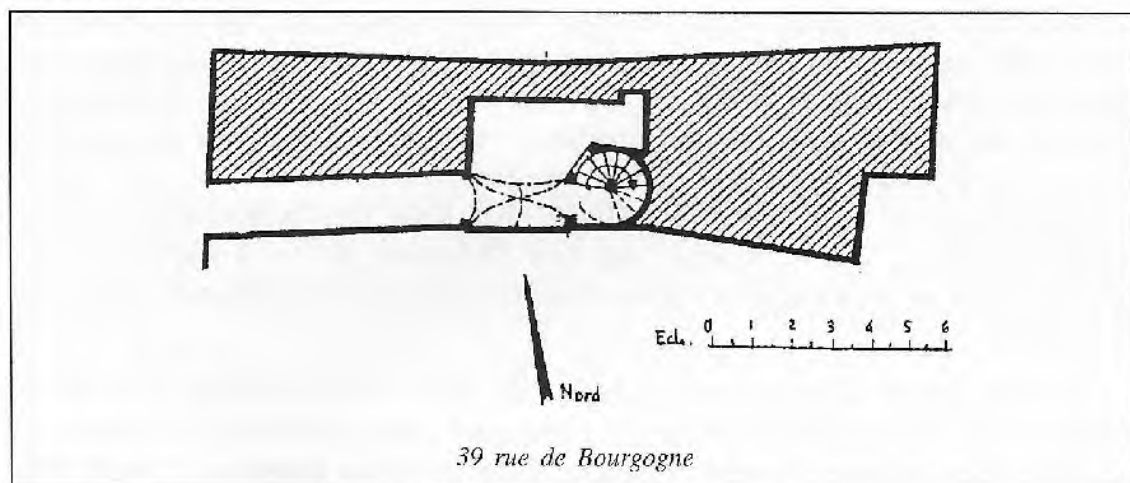
Le logis sur rue comporte, en général, un rez-de-chaussée ouvert sur la rue par trois arcades dont deux concernent la boutique et une permet l'accès à l'allée de la maison, et trois niveaux supérieurs dont un étage de combles.

Le plan de ces maisons est un plan Renaissance. Le type escalier et galerie sur cour intérieure n'était pas employé au Moyen Age.

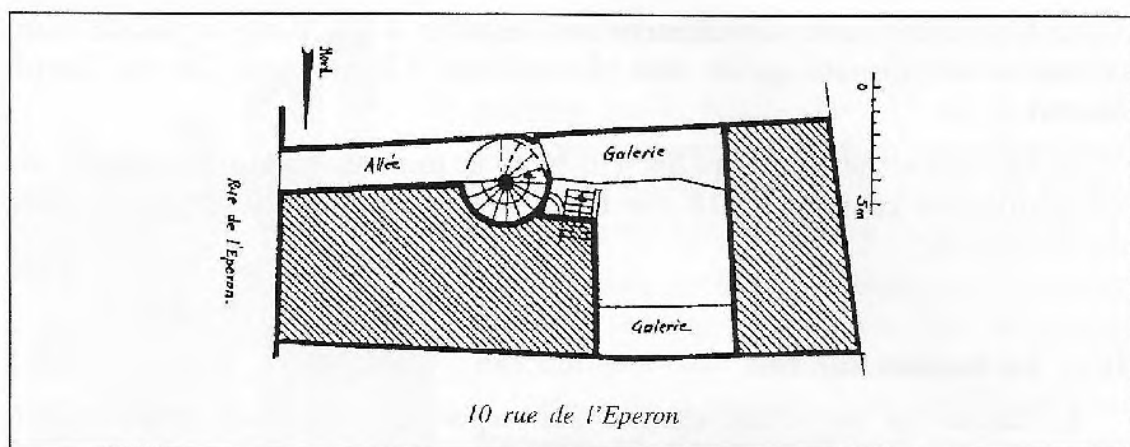
Beaucoup de ces maisons possèdent une allée voûtée, généralement située sur la droite du rez-de-chaussée, une cour intérieure de dimensions variables, une galerie sur plusieurs étages occupant un côté de la cour permettant la communication entre les différents corps de logis et un escalier à vis. Les principales variations de ce schéma concernent la disposition de ces divers éléments les uns par rapport aux autres. C'est l'aspect fonctionnel qui prime et qui commande l'organisation des différents éléments. Il y a une sorte de retranchement de la vie privée derrière les murs. La maison pouvant abriter plusieurs familles, l'autonomie des étages d'une même maison est assurée par la présence de l'escalier à vis.

I - Typologie : les types de distribution les plus fréquents

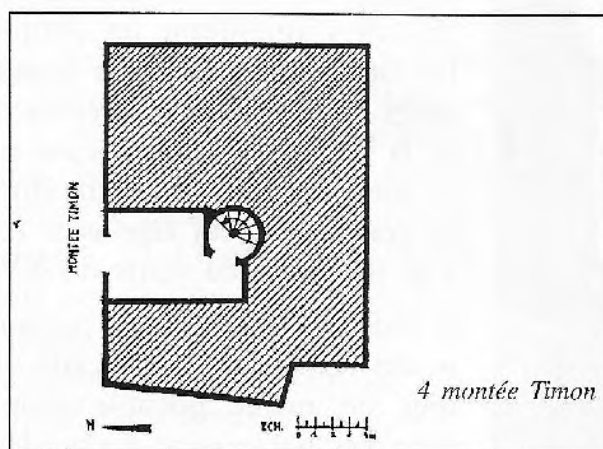
a/ L'allée débouche directement sous la galerie, l'escalier à vis se trouve dans le prolongement de la galerie, il est accolé au corps de logis sur cour, 39 rue de Bourgogne, 47 rue Marchande, 12-14 rue des Clercs, 15-17 rue de Bourgogne.



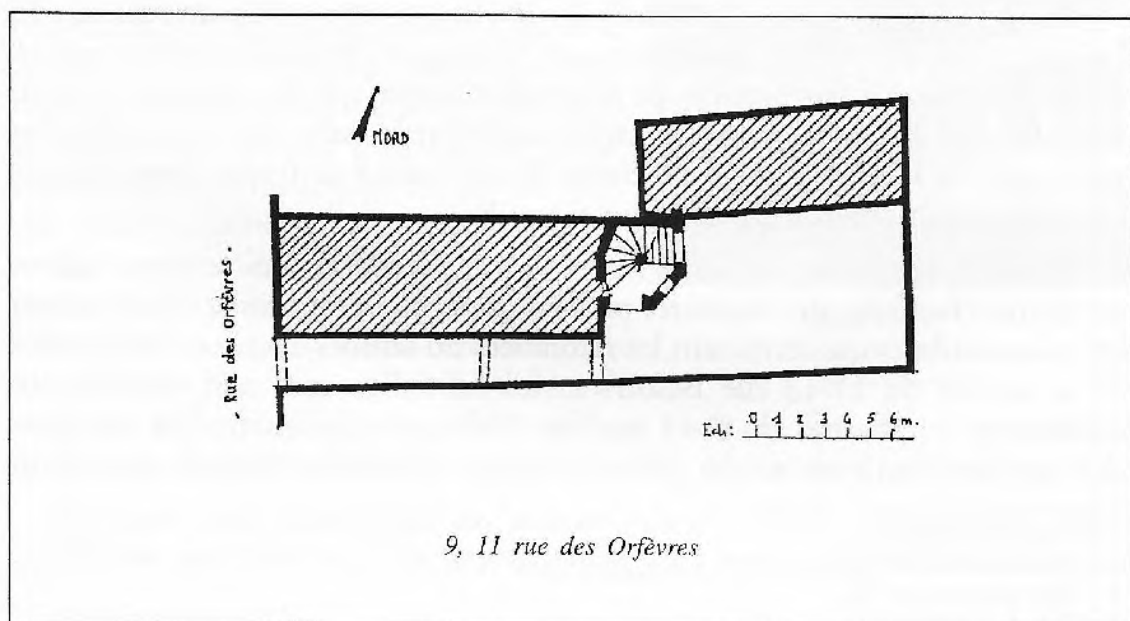
b/ L'allée débouche directement sous la galerie, l'escalier à vis se trouve juste à la jonction de ces deux éléments, déporté soit à droite, soit à gauche : 19 rue des Orfèvres, 38 place Saint-Louis, 10 rue de l'Éperon, 26-28 place Saint-Louis, 40-42 rue des Clercs.



c/ Il n'y a pas d'allée, l'escalier est situé dans une aile reliant deux corps de bâtiments : 2 montée Timon, 4 montée Timon.



d/ L'allée débouche directement dans la cour sans intermédiaire : 9-11 rue des Orfèvres, 19-23 rue de Bourgogne, 37-39 rue des Clercs, 14-16 rue des Clercs, 2-4-5 rue des Orfèvres, 11-13 rue Boson.

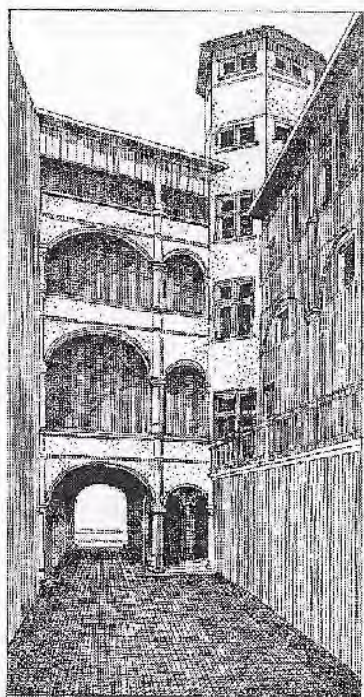


e/ L'allée débouche directement sur l'escalier à vis, il n'y a pas de cour, la maison ne formant qu'un seul bloc : 2 rue Chantelouve, 26 rue Joseph Martin.

f/ La maison ne forme qu'un seul bloc, la tour renfermant l'escalier à vis est positionnée en façade : 18 rue Pipet, 4 impasse de la Tour Peinte, place de la Cocarde.

II - La maison sur rue

La façade sur rue d'une maison doit répondre à plusieurs exigences, en effet, elle doit permettre l'éclairage et l'aération des intérieurs ainsi qu'une vision externe, les échanges avec la rue, mais également une protection d'avec l'extérieur. Elle est, d'autre part, porteuse de signes sociaux par son volume, la présence ou non de décor, par les enseignes annonçant les boutiques, les armoiries. En façade, les arcades de boutique sont accompagnées par la porte d'entrée de la maison. La porte de la façade sur rue donnant accès à l'allée possède souvent un arc en plein cintre. La mouluration de ces portes peut être assez complexe, mais tend à se simplifier au cours du XVI^e siècle.



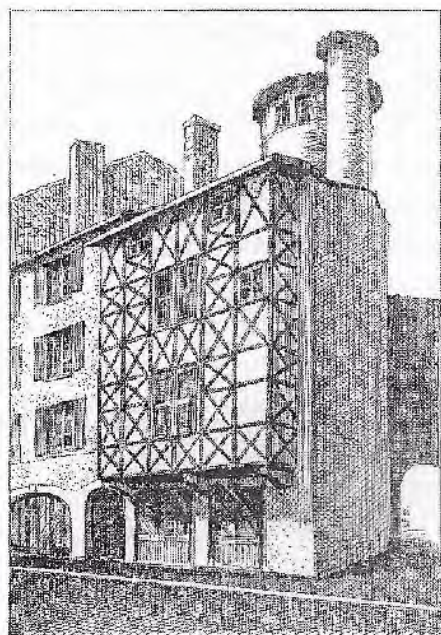
Document n° 1
47 rue Marchande,
cour intérieure

Il reste, en effet, peu de maisons disposant encore des vestiges de leur façade d'origine, mais il est tout de même possible d'en admirer quelques exemples, notamment, les façades des maisons situées au 9-11 rue des Orfèvres, à l'angle du Port de l'Ecu (2^e moitié du XVI^e siècle) et des Quatre Vents, ainsi qu'au 2 rue Chantelouve¹ et au 11-13, rue Boson².

Bien qu'il ne reste que quelques éléments des façades anciennes sur la plupart de celles visibles aujourd'hui, il est tout à fait possible de se rendre compte que les maisons, et donc leurs façades étaient conçues de façon individuelle, sans recherche d'uniformité avec les façades voisines. L'entrée de la maison se trouve assez souvent mise en valeur (13 rue de la Petite Cocarde³).

Le décor s'exprime surtout à travers les moulurations des fenêtres, cela va du simple chanfrein aux moulures prismatiques et à des motifs sculptés comme les culots sculptés qui terminent les retombées du larmier encadrant les fenêtres de la maison du 11-13 rue Boson⁴ en les liant d'un seul trait ainsi que les colonnettes et pilastres du 9-11 rue des Orfèvres, sans oublier les moulures des arcs de boutiques et des portes d'entrée. Le décor, le plus souvent de

1 - Voir document n° 2.
2 - Voir document n° 7.
3 - Voir document n° 11.
4 - Voir document n° 7.



*Document n° 2
2 rue Chantelouve,
place du Pilon, façade sur rue.*

style gothique flamboyant même si des éléments de style Renaissance particulièrement présents sur la façade du 9-11 de la rue des Orfèvres apparaissent parfois, reste dans tous les cas et quelle que soit la partie de l'édifice concernée subordonné à l'architecture.

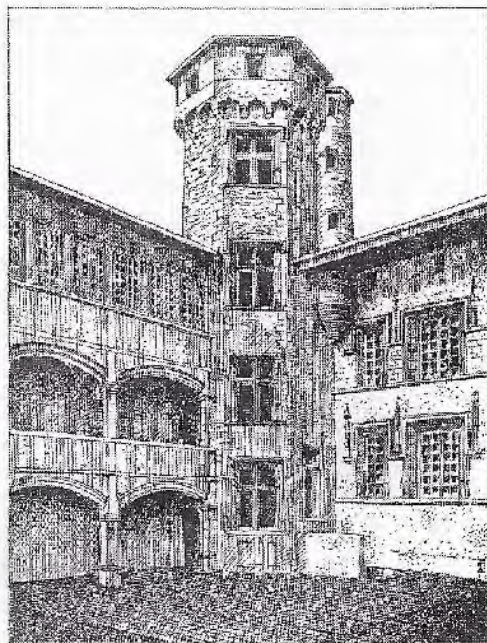
Beaucoup de maisons à Vienne possèdent une boutique en rez-de-chaussée. Les ouvertures fonctionnent soit seules soit par deux, selon la largeur de la parcelle. L'arc en façade peut être soit en plein cintre, soit surbaissé, soit en anse de panier. La mouluration des arcs est fréquente, varie peu et utilise le boudin, la gorge et le cavet. Les arcs de boutique des maisons 1-3 et 11-13 de la rue de la Cocarde⁵ présentent des exemples de mouluration bien conservés. Les boutiques sont souvent accompagnées par une seconde pièce placée généralement derrière et appelée arrière-boutique.

Cette arrière-boutique possède souvent sa propre ouverture (fenêtre ou porte) sur la cour intérieure de la maison (47 rue Marchande, 10 rue de l'Eperon, 15-17 rue de Bourgogne, 11-13 rue Boson, 40-42 rue des Clercs, 9-11 rue des Orfèvres). Il faut toutefois remarquer que la maison peut assez facilement s'isoler de la boutique, comme elle le fait de la rue et ainsi se protéger d'intrusions éventuelles ou autre.

III - La maison sur cour

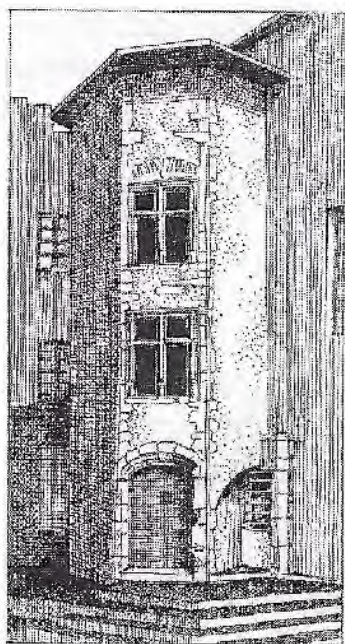
La cour intérieure des maisons contribue comme les autres espaces non construits à aérer la ville et à créer un équilibre entre espaces construits et espaces libres. De plus, la cour est un endroit privilégié de la vie interne des maisons lorsqu'elle atteint, bien sûr, certaines dimensions. La surface relative de la cour n'excède pas un tiers de la surface de la parcelle et est même souvent inférieure à un quart. Dans certaines maisons l'espace laissé libre entre les différents corps de logis est tellement réduit, qu'il ne s'agit en fait, que d'un puits de lumière et d'aération (26-28 place Saint-Louis, 40-42 rue des Clercs).

La cour revêt aussi dans les maisons d'une certaine importance, bourgeoises ou patriciennes, une fonction d'apparat non négligeable et fait ainsi



*Document n° 3
19 rue des Orfèvres,
cour intérieure*

⁵ - Voir document n° 11.



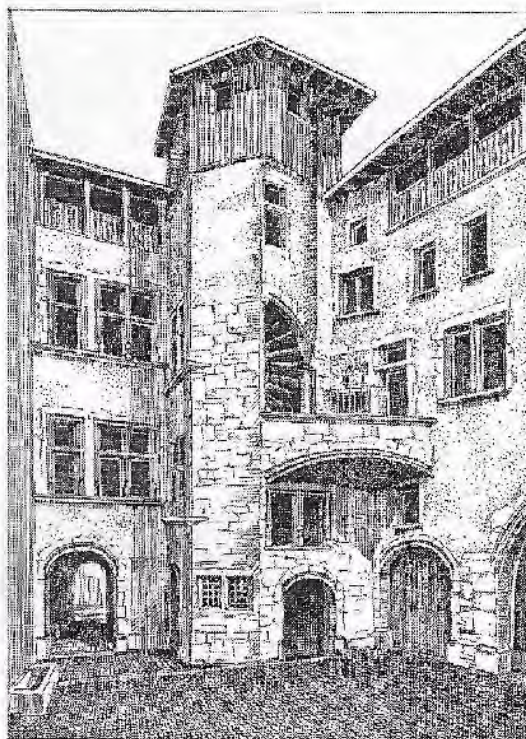
Document n° 4
1, 3 place de la Cocarde,
tour d'escalier.

l'objet de soins particuliers qui concernent, notamment, les façades qui la bordent ainsi que la tour de l'escalier à vis (19 rue des Orfèvres⁶).

Les façades sur cour de certaines maisons de Vienne font effectivement l'objet d'une ornementation et on observe une certaine recherche d'orthogonalité par l'intermédiaire de l'organisation des ouvertures et du décor. Ceci est surtout remarquable sur les façades sur cour de l'Hôtel Boissat (19, rue des Orfèvres), mais se retrouve également au 47 de la rue Marchande⁷ ainsi qu'au 10 de la rue de l'Eperon ; 15-17 rue de Bourgogne. Les vides sont au-dessus des vides, les pleins au-dessus des pleins ; les cordons saillants soulignant les fenêtres accentuent les divisions horizontales ainsi que les meneaux des demi-croisées. L'effet de verticalité est quant à lui renforcé par la tour de l'escalier, les moulures verticales des encadrements de fenêtres ainsi que par les colonnes montant de fond communes à tous les niveaux des galeries donnant sur la cour.

On rencontre toujours à peu près les mêmes moulurations. Il est très fréquent de rencontrer des moulures prismatiques dans l'encadrement des fenêtres. Le reste du travail de moulure se compose de cavets et de boudins. Les boudins horizontaux du linteau viennent se croiser avec ceux des jambages aux angles supérieurs des fenêtres ce qui insiste également sur l'organisation orthogonale de l'ensemble.

Il est possible de remarquer pour nombre de maisons une grande recherche d'éclairage intérieur. Cela se traduit, entre autre, par l'utilisation de grandes baies et par celle de la demi-croisée, par l'emploi de l'arc en anse de panier et de l'arc surbaissé, ainsi que par l'aplatissement de la voûte, ce qui réduit les zones d'ombre sur la voûte et augmente la capacité réfléchissante de celle-ci : 19 rue des Orfèvres, 39 rue de Bourgogne, 10 rue de l'Eperon, 47 rue Marchande.



Document n° 5
9, 11 rue des Orfèvres,
cour intérieure.

6 - Voir document n° 3.

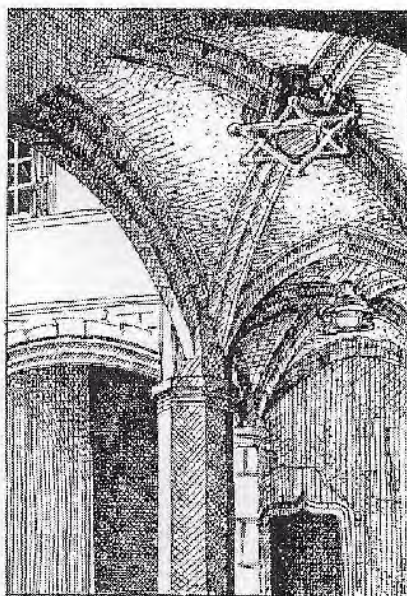
7 - Voir document n° 1.

IV - La circulation interne

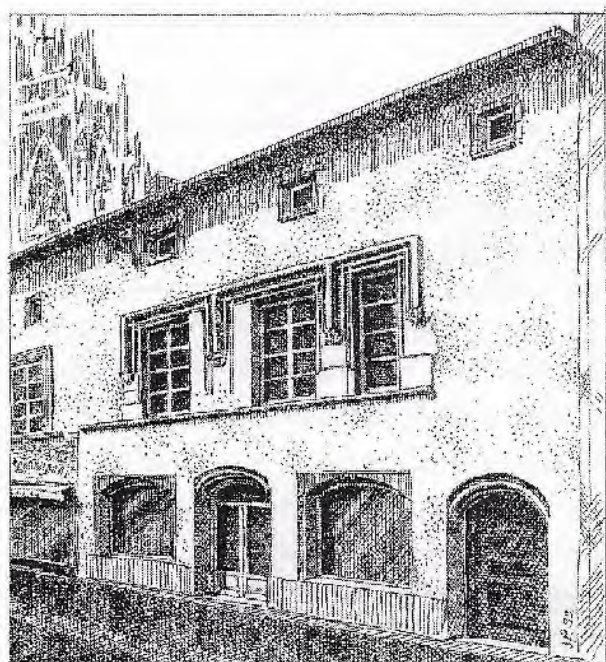
L'allée, long couloir se trouvant généralement au sud de la parcelle, est l'élément qui assure la transition, entre l'extérieur et l'intérieur de la maison. Elle isole la vie interne de la maison de la vie externe de la rue.

Il existe un cas unique à Vienne, d'allée possédant un décor, il s'agit de l'allée de la maison située au 9-11 rue des Orfèvres⁸. La voûte en berceau de cette allée est divisée en trois travées ornées de caissons sculptés au dessin irrégulier. La troisième travée est ornée de sept sculptures (visages d'homme et de femme, mufle de lion) placées à l'intérieur des caissons.

La galerie peut être constituée d'une ou deux travées, elle est toujours voûtée. Les principaux types de voûte que l'on rencontre à Vienne sont la voûte en berceau, la voûte d'arêtes (47 rue Marchande) et la croisée d'ogives (19 rue des Orfèvres⁹, 39 rue de Bourgogne¹⁰).



Document n° 6
19 rue des Orfèvres,
galerie (rez-de-chaussée).



Document n° 7
11, 13 rue Boson,
façade sur rue.

L'ornementation se concentre sur les clefs de voûte et les culots sur lesquels viennent prendre appui les nervures. Il est possible de voir de très belles clefs de voûte dans les galeries de l'Hôtel Boissat¹¹ (19 rue des Orfèvres), ainsi qu'au 39 de la rue de Bourgogne¹² au premier étage duquel la clef de voûte de la galerie est décorée d'un blason : "cinq bandes horizontales alternées dans la hauteur et en sautoir une bande de sept hermines"¹³. Bien sûr, toutes les maisons ne possèdent pas de galeries aussi ornées. Au 12-14 rue des Clercs, par exemple, le décor se cantonne aux arcades de la galerie : cavets et boudin du côté de la cour et deux cavets du côté de la galerie, la mou-

8 - Arlaud C., Kovatchevitch C., Savay-Guerraz S., Zannettaci M. Document final de synthèse, 9, 11 rue des Orfèvres, octobre 1995, pp 32-37.

9 - Voir document n° 6.

10 - Voir document n° 8.

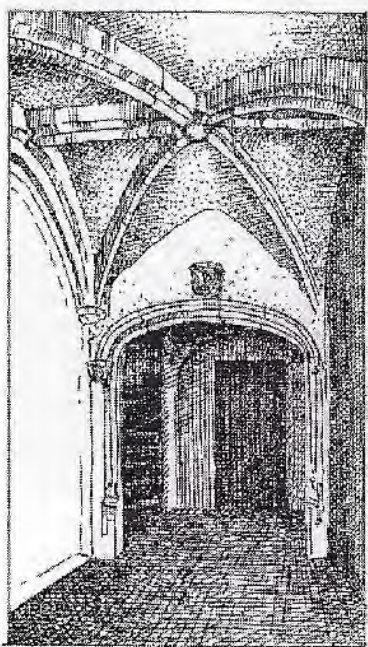
11 - Voir document n° 6.

12 - Voir document n° 8.

13 - Fruton H., Garon J. Vienne insolite. In : Bulletin de la Société des Amis de Vienne, n° 65, 1969.

lure se simplifie dès le premier étage.

L'escalier est à vis avec marches portant noyau (40-42 rue des Clercs) et presque toujours inclus dans une tour le plus souvent polygonale. Il occupe un espace restreint, ce qui répond aux exigences des maisons de l'époque. Certaines des marches s'élargissent devant les paliers, cela se retrouve très fréquemment. Certains escaliers sont placés en demi hors-œuvre sur la rue : 1-3 place de la Cocarde¹⁴, 4 impasse de la Tour Peinte ; 18, rue Pipet. Ce dernier présente au cours de sa dernière volée supérieure le départ d'un escalier secondaire en pierre mais la pièce de belvédère qu'il devait desservir est absente.



Document n° 8
39 rue de Bourgogne,
galerie (rez-de-chaussée).

Le décor de l'escalier se cantonne aux arcs et aux jambages de la porte d'entrée de la tour, à l'encadrement des baies éclairant l'escalier, aux portes palières (4 rue de l'Eperon ; 19 rue des Orfèvres¹⁵ ; 39 rue de Bourgogne ; 38 place Saint-Louis ; 26-28, place Saint-Louis ; 2-4-5, rue des Orfèvres ; 44, rue de Bourgogne ; 14-16, rue des Clercs), à la base du noyau ainsi qu'au garde-corps du repos supérieur.

La mouluration des portes palières est faite selon l'importance du lieu qu'elle commande.

Lorsque la tour d'escalier possède une pièce de belvédère¹⁶ (19 rue des Orfèvres¹⁷ ; maison à colombage place du Pilon ; 2 rue Chantelouve¹⁸ ; 1 rue Chantelouve-rue Ponsard ; 47 rue Marchande¹⁹ ; maison montée de la Poterne ; 15-17 rue de Bourgogne ; 39 rue de Bourgogne ; 11-13 rue Boson ; 38 place Saint-Louis ; 2-4-5 rue des Orfèvres ; 14-16 rue des Clercs), il arrive qu'un second escalier soit situé dans une tourelle en encorbellement.

La simplification des moulures des ouvertures est un phénomène caractéristique de l'évolution du style gothique vers le style transition puis vers le style classique de la Renaissance.

La base de noyau de l'escalier peut également faire l'objet d'une ornementation, c'est le cas de la maison située 37 rue de Bourgogne ainsi que celles situées 2 montée Timon ; 51-53 rue Marchande ; 2-4-5 rue des Orfèvres²⁰.

En ce qui concerne le repos supérieur, on trouve au-dessus de l'extrémité du garde-corps, dans le prolongement du noyau une colonnette avec son

14 - Voir document n° 4.

15 - Voir document n° 13 : portes palières.

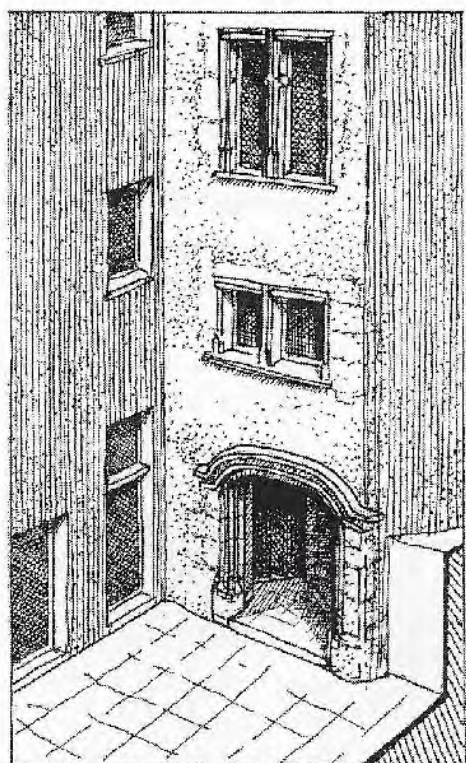
16 - Chastel G. L'escalier dans l'architecture de la Renaissance, p 70, 1985.

17 - Voir document n° 3.

18 - Voir document n° 2.

19 - Voir document n° 1.

20 - Voir document n° 12.



*Document n° 9
2 montée Timon,
cour intérieure.*

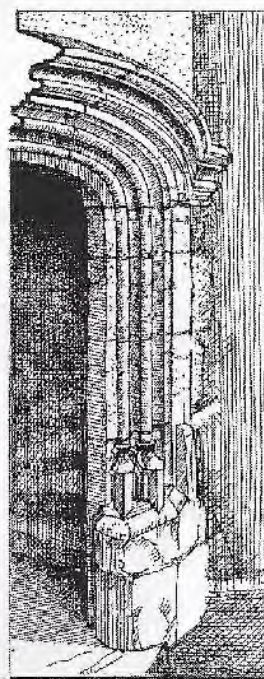
les piedroits et retombent sur des moulures prismatiques reposant elles-mêmes sur de hautes bases. L'arc est, de plus, surmonté d'un larmier (autres exemples visibles au 39 rue de Bourgogne ; 2-4-5 rue des Orfèvres ; 19-21-23 rue de Bourgogne). Au 40-42 rue des Clercs ; 1-3 place de la Cocarde²³ ; 14-16 rue des Clercs et 2 rue Chantelouve, il est possible de voir des portes d'entrée de tourelle d'escalier ornées d'un arc surbaissé mouluré.

Toutes les maisons de Vienne ne possèdent pas de caves, mais il est intéressant de voir les différents types d'accès aux caves existants.

Lorsque le départ de l'escalier à vis principal se fait depuis la cave, c'est ce dernier qui en permet l'accès. Il peut exister aussi un escalier indépendant menant à la cave, celle-ci étant souvent située sous la boutique. Dans ce cas, l'escalier est fréquemment situé à proximité des ouvertures sur rue de la boutique (cf. 3 rue des Clercs). On trouve également une troisième configuration où un escalier indépendant met en relation la cave et la cour, cet escalier droit débouche souvent à proximité de l'escalier à vis principal (10 rue de l'Eperon ; 9-11 rue des Orfèvres ; 26-28

chapiteau : 47 rue Marchande ; 2 rue Chantelouve ; 19 rue des Orfèvres où l'on peut en plus admirer une voûte en parapluie couvrant la cage d'escalier.

Le décor extérieur de l'escalier se trouve notamment sur l'encadrement des baies. Il s'agit le plus souvent de moulurations prismatiques accompagnées de cavets. Les plus beaux exemples de ces fenêtres se trouvent à l'Hôtel Boissat²¹ (19 rue des Orfèvres). Les portes du rez-de-chaussée donnant soit sur la galerie, soit sur l'allée, soit sur la cour, utilisent l'arc en plein cintre. Les portes marquent un changement d'unité architecturale. Ce sont des ouvertures qui font très souvent l'objet d'un décor de moulures (19 rue des Orfèvres, 47 rue Marchande : présence d'un blason). Il est possible d'admirer, 2 montée Timon²², une porte ornée d'un arc en anse de panier dont les moulures constituées de boudins et de cavets, se prolongent sur



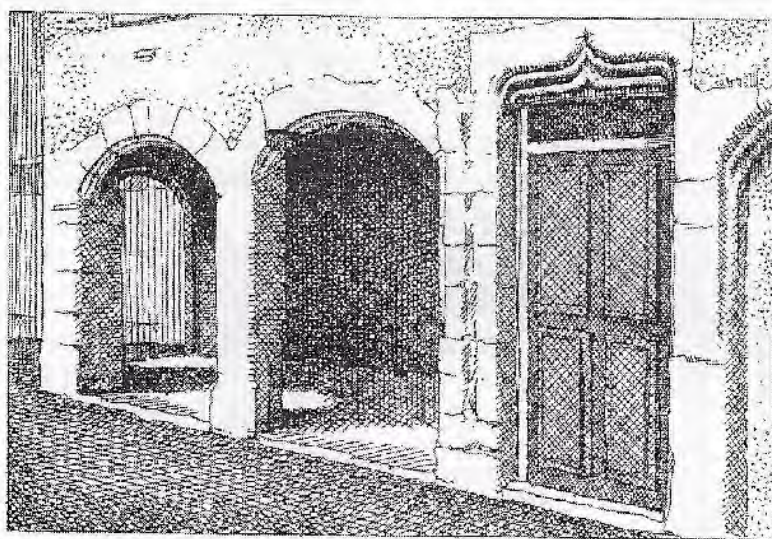
*Document n° 10
2 montée Timon,
détail de la porte
d'entrée de l'escalier.*

21 - Voir document n° 3.

22 - Voir document n° 10.

23 - Voir document n° 4.

place Saint-Louis). Il s'avère que les caves de certaines maisons de la ville de Vienne soient en fait probablement d'anciens lieux de culte ou de rassemblement : caves des maisons place Saint-Ferréol, 85 rue Marchande (voûte d'ogives), maison Rondet rue de la Table Ronde²⁴.



Document n° 11

13 Place de la Petite Cocarde, arcs de boutique et porte d'entrée.

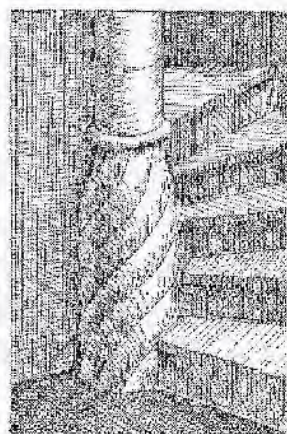
Au XV^e et XVI^e siècles, Vienne connaît une nouvelle phase d'urbanisation qui correspond à une période où l'économie de la ville est assez florissante.

C'est à la Renaissance qu'apparaît une importante évolution de la conception de la maison de ville entraînant une nouvelle organisation de la vie à l'intérieur du logis. En réponse aux besoins des Viennois en surface habitable, la maison s'agrandit en profondeur et en hauteur dans l'espace limité par le découpage des parcelles. La maison est constituée, en général, de deux corps de logis dont l'un se trouve sur la rue et l'autre sur la cour. On assiste à une véritable libération de la distribution intérieure par le biais de l'utilisation de l'escalier à vis et des galeries permettant de relier les différents corps de logis.

L'organisation des maisons de Vienne se résume, somme toute, à quelques plans type. Ce sont des plans de base caractéristiques de l'époque.

Cette nouvelle organisation de la maison du XVI^e siècle apporte donc une assez grande liberté d'adaptation à la configuration du parcellaire. La permanence du style gothique fait concurrence à la Renaissance et l'empêche de s'installer et de s'épanouir pleinement. L'arrivée de la Renaissance marque un important changement de style ornemental et se fait donc, dans un premier temps, très timidement

La ville de Vienne, au Moyen Age et aux abords du XVI^e siècle est peu étendue. Le tracé des rues et le parcellaire se figent assez rapidement. Il est intéressant de remarquer que l'on retrouve à Vienne (37-39 rue de Bourgogne), dans une moindre mesure le système de traboules qui s'est développé à Lyon.



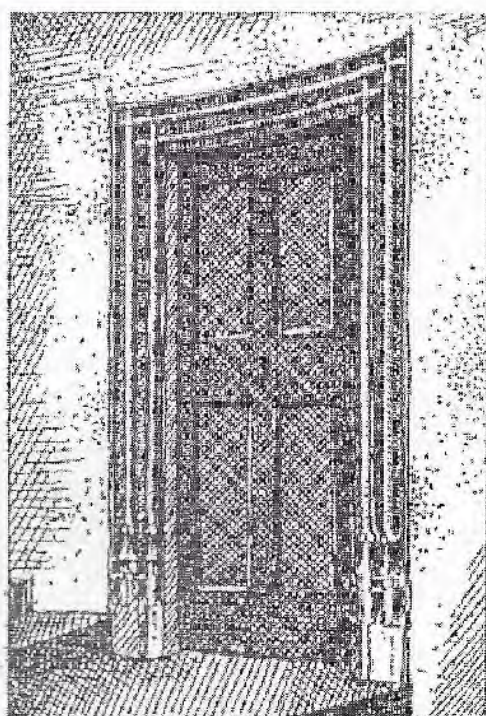
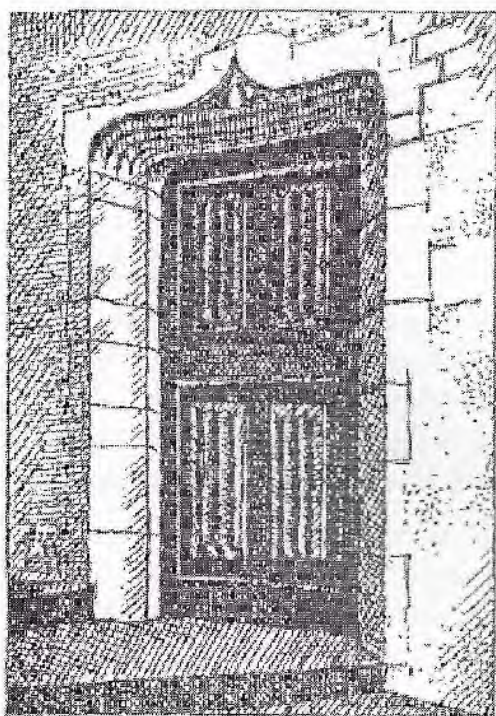
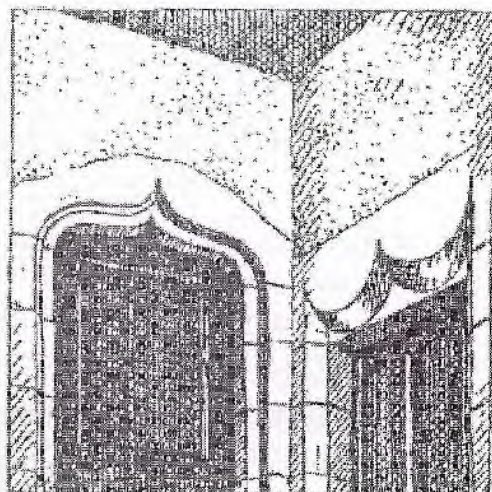
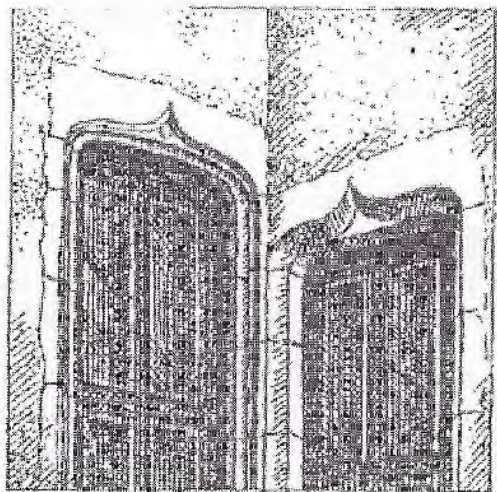
Document n° 12

2, 4, 5 rue des Orfèvres, base du noyau de l'escalier.

²⁴ - Fruton H., Garon J. Vienne souterraine in Bulletin de la Société des Amis de Vienne, n° 50-60, 1963/64, pp. 41-47.

dans un domaine où le style gothique est fortement installé.

A Vienne, il semble que les signes de distinction aient davantage concerné l'espace intérieur des maisons, mais le peu de façades sur rue conservées nous interdit toute affirmation. La Renaissance ne bouleverse donc pas immédiatement l'ornementation lors de son apparition dans la maison de ville, par contre, il est vrai que le système de distribution interne de la maison connaît une évolution fondamentale.



*Document n° 13
19 rue des Orfèvres, portes palières.*

Les prochains rendez-vous

- **Du 7 au 11 octobre**, voyage en car, en Charentes : **Cognac, Saintes, La Rochelle, Saint-Savin**. (Le voyage est complet).
- Dans le prochain bulletin paraîtra la liste des activités et sorties pour 2005.

Communiqué :

L'histoire de Vienne à la télévision

Le grand documentaire proposé par André Trabet, va être réalisé cet automne par Patrick Nasles pour le compte de la Compagnie Lyonnaise de Cinéma et FR 3, co-producteurs.

Il retracera, en cinquante deux minutes et en quatre langues, l'histoire de notre ville depuis la fin du néolithique jusqu'au bûcher de Michel Servet. Quelques légendes locales apporteront une note mythique à cette œuvre patrimoniale destinée au plus large public français et étranger.

Les réalisateurs se sont entourés des plus hautes compétences pour faire de ce film un véritable document historique propre à faire connaître "*urbi et orbi*" le glorieux passé viennois. Des historiens comme Roger Lauxerois, André Pelletier, François Renaud, Pierre Domecynne uniront leurs talents à ceux des responsables du musée Gallo-romain : Hugues Savay-Guerraz, Anne le Bot-Helly, Benoît Helly qui, naturellement, bénéficieront du concours sans réserve de ces passionnés que sont Mesdames Michèle Woinet et Christiane Tisserand ainsi que du Président André Hullo.

De nombreuses scènes seront reconstituées par la compagnie que dirige Bernard Berthel ou encore dessinées par Jean-Claude Jaillet.

Sa réalisation en français, anglais, allemand et espagnol permet de penser que les diffuseurs proposeront le film à des chaînes étrangères et, bien entendu aux chaînes spécialisées en histoire ou tourisme. C'est dans cette optique et pour éviter toute confusion avec la capitale Autrichienne que le titre du film pourrait être "Vienne la française".

Un DVD sera proposé au public dès avant la projection du film sur FR 3, les exportateurs viennois et autres commerçants et industriels trouveront là un excellent cadeau publicitaire pour leur clientèle d'autant qu'à partir d'un certain volume d'achat, leur logo figurera sur le DVD.

Nous osons espérer que "Les Amis de Vienne" auront à cœur de participer à cette réalisation en souscrivant dès maintenant au prix préférentiel de trente euros l'unité.

ATTENTION !

**TOUTES LES COTISATIONS-ABONNEMENTS
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER**

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM : Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal Ville

TARIF ABONNEMENT pour 2004 :

Abonnement normal	25 €	<input type="checkbox"/>
Étudiants - Retraités	22 €	<input type="checkbox"/>
Abonnement de soutien	30 €	<input type="checkbox"/>
Tarif adhésion	5 €	<input type="checkbox"/>
(pour les nouveaux membres)		

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne"
3-5, Rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président et Vice-Président d'Honneur :

Charles JAILLET - Charles FRÉCON

Comité de Patronage :

Benoit HELLY - Ingénieur d'études

Jacques LASFARGUES - Conservateur des musées de St-Romain-en-Gal/Vienne
et de Lyon

Roger LAUXEROIS - Conservateur des musées de Vienne

Anne LE BOÏ - HELLY - Ingénieur d'études

Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur du patrimoine

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Jean-François GRENOUILLER

Marcel PAILLARET

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jean ARMANET

Claude DARPIN

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Aimé IMBERT

Jean MELMOUX

Robert MOUSSIER

Chrystel ORCEL

Gilbert ROCHE

Annick SÉGUIN

Jean SONDAZ

Danièle THEVENET

Jacquelyne TROUILLER

COMITÉ DE LECTURE

Jean ARMANET, Paul BLANCHON, Pierre GIRAUDO, André HULLO,
Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

*Le Comité de Lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions
émises.*

Directeur de la publication : A. HULLO - C.P.A.P. N° 0103 G 80240 - I.S.S.N. 1148-8514
Association des Amis de Vienne : SIRET 414 716 969 00012
Imp. Dauphinoise, Vienne - Septembre 2004



*Publié avec le concours
du Conseil Général de l'Isère
des villes de Vienne, Villette-de-Vienne
et Sainte-Colombe*

